

JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES
BRIDGERTON

7 & 8

HYACINTHE & GREGORY



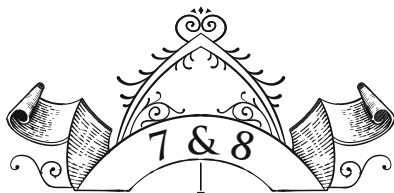
J'AI
LU



Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le RITA Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

LA CHRONIQUE DES
BRIDGERTON



HYACINTHE & GREGORY



Aux Éditions J'ai lu

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc
N° 8890
- 2 – Anthony
N° 8960
- 3 – Benedict
N° 9081
- 4 – Colin
N° 9258
- 5 – Éloïse
N° 9284
- 6 – Francesca
N° 9365
- 7 – Hyacinthe
N° 9393
- 8 – Gregory
N° 9415
- 9 – Des années plus tard
N° 11580

La chronique des Bridgerton 1 & 2
La chronique des Bridgerton 3 & 4
La chronique des Bridgerton 5 & 6
La chronique des Bridgerton 7 & 8

- Splendide
N° 9303
- L'insolente de Stannage Park
N° 9724
- Comment séduire un marquis ?
N° 9742
- Trois mariages et cinq prétendants
N° 10918
- Quatre filles et un château
N° 11587

LES BEVELSTOKE

- Les carnets secrets de Miranda
N° 9835
- Mademoiselle la curieuse
N° 9894
- Ce que j'aime chez vous
N° 12658

**LES DEUX DUCS
DE WYNDHAM**

- 1 – Le brigand
N° 11745
- 2 – M. Cavendish
N° 11774

**LE QUARTET
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis
N° 11779
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
- 3 – Pluie de baisers
N° 11903
- 4 – Les secrets de sir Richard
Kenworthy
N° 11915

LES ROKESBY

- 1 – À cause de Mlle Bridgerton
N° 11987
- 2 – Un petit mensonge
N° 12119
- 3 – L'autre Mlle Bridgerton
N° 12747
- 4 – Tout commença par un
esclandre
N° 13099

JULIA QUINN



*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*



Déjà parus sous les titres :
La chronique des Bridgerton 7 – Hyacinthe
La chronique des Bridgerton 8 – Gregory

Titre original
IT'S IN HIS KISS

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2005

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2007

Titre original
ON THE WAY TO THE WEDDING

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

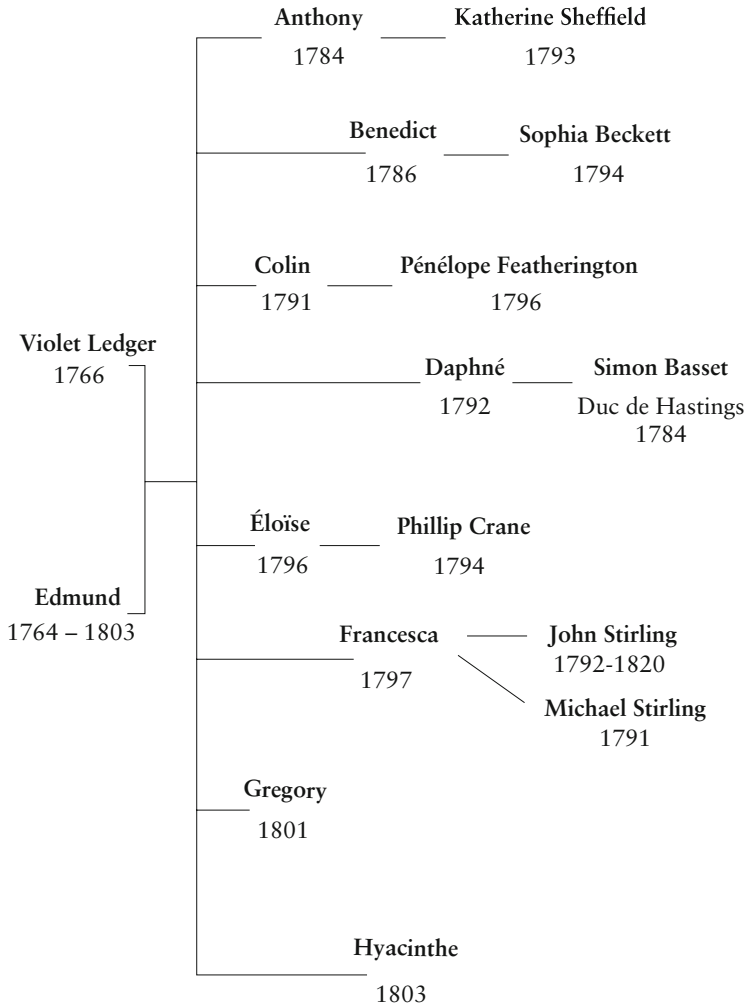
© Julie Cotler Pottinger, 2006

Illustrations intérieures :
Création Studio J'ai lu d'après des images © Shutterstock / fresher,
Curly Pat, Extezy, MicroOne, Pavlo S, Beautyimage, Robert Castillo,
Vladimir Curcic, Irina Korsakova, Alex74, Bins
et © Lee Avison / Trevillion Images

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2011

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2021

La famille Bridgerton



Prologue

1815, dix ans avant que notre récit commence pour de bon...

Quatre principes indispensables à la préservation de sa bonne humeur et de sa santé mentale gouvernaient les relations de Gareth Saint-Clair avec son père.

Un : ils ne discutaient qu'en cas de nécessité absolue.

Deux : les discussions absolument nécessaires étaient aussi brèves que possible.

Trois : dans le cas où l'on ne pouvait s'en tenir aux salutations d'usage, la présence d'un tiers était requise.

Et enfin, quatre : afin de pouvoir appliquer les règles une, deux et trois, Gareth devait faire en sorte d'être invité aussi souvent que possible à passer les vacances scolaires chez des amis.

Autrement dit, ailleurs que chez lui.

Ou, plus exactement, loin de son père.

L'un dans l'autre, songeait Gareth – quand il y songeait, ce qui était rare à présent qu'il avait élevé cette stratégie de fuite au rang des beaux-arts –, ces principes lui avaient rendu d'incalculables services.

Ainsi qu'à son père, au demeurant, Richard Saint-Clair ayant aussi peu d'affection pour son cadet que ce dernier en avait pour lui. Voilà pourquoi Gareth fut si surpris le jour où il fut appelé à la maison de toute urgence.

La lettre paternelle était catégorique : il devait rentrer à Clair Hall sur-le-champ.

Voilà qui était diablement contrariant. Gareth n'avait plus que deux mois à passer à Eton où il menait une vie trépidante, partagée entre les matchs et ses études, sans parler de quelques escapades nocturnes dans les pubs locaux, et qui toujours impliquaient du vin et des femmes.

Son existence était très exactement celle dont rêve tout jeune homme de dix-huit ans, et il avait supposé que, tant qu'il se tiendrait loin du champ de vision paternel, sa vie à dix-neuf ans serait tout aussi agréable. Il devait entrer à Cambridge à la rentrée avec ses meilleurs amis, et il avait bien l'intention d'y poursuivre ses études et sa vie sociale avec le même enthousiasme.

Tandis qu'il jetait un regard circulaire dans le grand vestibule de Clair Hall, il poussa un soupir censé être agacé mais qui semblait surtout nerveux. Que diable le baron – ainsi qu'il avait pris l'habitude d'appeler son père – lui voulait-il ? Cela faisait bien longtemps que celui-ci avait annoncé qu'il se lavait les mains de l'éducation de son cadet et ne finançait sa scolarité que pour se plier aux convenances.

Ce qui, tout le monde le savait, signifiait : il aurait perdu la face devant ses amis et ses voisins si Gareth n'avait pas fréquenté une école prestigieuse.

Quand Gareth et son père se croisaient, ce qui était fort rare, le baron s'attachait à expliquer à son fils combien il était décevant.

Ce qui ne faisait qu'attiser l'envie du jeune homme de le décevoir davantage, histoire de répondre à ses attentes.

En proie à l'étrange impression d'être un étranger sous son propre toit, Gareth tapa nerveusement le sol du pied en attendant que le majordome prévienne son père de son arrivée. Il avait passé si peu de temps ici ces neuf dernières années qu'il n'éprouvait aucune affection pour ce lieu. Pour lui, Clair Hall n'était qu'un tas de pierres qui appartenait à son père et irait ensuite à George, son frère aîné. Ni la

maison ni la fortune des Saint-Clair ne lui reviendraient. Son destin, il le savait, serait de tracer son propre chemin dans le monde. Après Cambridge, il entrerait probablement dans l'armée, le seul autre choix convenable étant le clergé, pour lequel il n'avait aucune disposition.

Si Gareth n'avait que peu de souvenirs de sa mère, qui était morte dans un accident alors qu'il n'avait que cinq ans, il n'avait pas oublié sa façon de lui ébouriffer les cheveux et de rire de son incapacité à être sérieux.

« Tu es mon petit diable, disait-elle, avant de murmurer : Reste-le. Quoi que tu fasses, reste-le. »

Il avait obéi. Il avait même si bien obéi qu'il doutait fort que l'Église d'Angleterre l'accepte dans ses rangs.

— Maître Gareth.

Il leva les yeux en entendant la voix de Guilfoyle, le majordome.

— Votre père va vous recevoir. Dans son bureau.

Gareth répondit d'un hochement de tête et s'engagea dans le couloir qui menait au bureau de son père, la pièce qu'il détestait le plus dans cette maison. C'était là que son père le sermonnait, lui expliquait qu'il serait à jamais un bon à rien et se lamentait d'avoir eu ce cadet qui n'était qu'un gouffre pour les finances familiales et une tache sur son honneur.

Non, songea-t-il en frappant à la porte, il n'avait aucun souvenir heureux ici.

— Entrez !

Il poussa le lourd battant de chêne et pénétra dans la pièce. Assis derrière son bureau, son père était en train de griffonner sur une feuille. Il semblait en bonne santé, nota Gareth. Comme toujours. Ç'aurait été plus facile s'il avait mal vieilli, mais non. Toujours mince et en bonne santé, lord Saint-Clair affichait vingt ans de moins que ses cinquante et quelques années.

Il avait l'allure d'un homme qu'un gamin tel que Gareth aurait dû respecter.

Et cela ne rendait que plus cruel son rejet.

Gareth attendit patiemment que son père lève les yeux.
En vain. Il toussota.

Pas de réponse.

Il toussa franchement.

Toujours rien.

Gareth serra les dents. C'était la méthode paternelle : l'ignorer ostensiblement pour lui rappeler qu'il n'avait que faire de lui.

Gareth envisagea de dire « monsieur ». Puis « milord ». Il envisagea même de dire « père ». Finalement, il s'appuya contre l'encadrement de la porte et se mit à siffloter.

Lord Saint-Clair leva immédiatement les yeux.

— Cessez, dit-il d'un ton sec.

Arquant un sourcil amusé, Gareth s'interrompt.

— Et redressez-vous, bonté divine, ajouta, agacé, le baron. Combien de fois vous ai-je dit que siffler était vulgaire ?

Gareth attendit une seconde, puis demanda :

— Dois-je répondre ou était-ce une question purement rhétorique ?

Son père s'empourpra de colère.

Gareth déglutit. Il n'aurait pas dû dire cela. Il savait que ses intonations délibérément provocantes irriteraient le baron, mais parfois, il avait le plus grand mal à se taire. Après avoir passé des années à tenter de gagner l'affection paternelle, il avait renoncé.

Alors s'il ne lui restait que la satisfaction de rendre le vieil homme aussi malheureux que lui-même, ainsi soit-il. On s'amusait comme on pouvait.

— Je suis surpris que vous soyez là, avoua le baron.

Gareth sembla étonné.

— C'est vous qui m'avez convoqué, lui rappela-t-il.

Et l'humiliante vérité, c'était que jamais il n'avait désobéi à son père. Jamais. Il avait joué, testé, saupoudré une pincée d'insolence dans ses paroles ou dans ses actes, en revanche, jamais il n'avait ouvertement défié l'autorité paternelle.

Pauvre couard qu'il était.

Dans ses rêves, il répliquait. Il disait à son père ce qu'il pensait de lui. Dans la réalité, ses rébellions se limitaient à siffloter ou à lancer des regards maussades.

— En effet, répondit le baron en se redressant sur son siège. Toutefois, je ne m'attends jamais à ce que vous obéissiez à mes ordres. Cela vous arrive si rarement.

Gareth garda le silence.

Son père se leva et se dirigea vers un guéridon où se trouvait un flacon de cognac.

— Je présume que vous vous demandez pourquoi je vous ai fait venir, reprit-il.

Gareth hocha la tête, mais son père ne se donna même pas la peine de regarder dans sa direction, aussi ajouta-t-il :

— Oui, monsieur.

Le baron but une gorgée d'alcool, prit le temps de la savourer. Enfin, il se tourna vers son fils et, l'ayant évalué d'un regard glacial, déclara :

— J'ai enfin trouvé le moyen de vous rendre utile à la famille Saint-Clair.

Gareth sursauta.

— De me rendre... Pardon ?

Le baron avala une autre gorgée de cognac et posa son verre.

— Utile.

Puis, pour la première fois depuis que Gareth était là, son père le regarda droit dans les yeux.

— Vous allez vous marier.

— Monsieur ? dit Gareth d'une voix étranglée.

— Cet été, confirma son père.

Gareth agrippa le dossier d'un siège pour garder son équilibre. Au nom du ciel, il avait dix-huit ans ! Il était bien trop jeune pour songer au mariage. Et Cambridge ? Pourrait-il y aller s'il était marié ? Où vivrait sa femme ?

Et, bonté divine, *qui* était-il supposé épouser ?

— C'est un excellent parti, continua le baron. Sa dot renflouera nos finances.

— Nos finances ? répéta Gareth d'une voix à peine audible.

Lord Saint-Clair planta son regard dans le sien.

— Nous sommes hypothéqués jusqu'au cou, dit-il sèchement. Encore un an à ce rythme, et nous aurons perdu tout ce qui n'est pas incessible.

— Com... comment est-ce possible ?

— Eton, ce n'est pas donné, répliqua son père.

Certes, quoique pas au point de mettre la famille sur la paille, songea Gareth, abasourdi. Allait-on le rendre responsable de cela aussi ?

— Aussi décevant que vous soyez, continua lord Saint-Clair, j'ai assumé mes responsabilités envers vous. Vous avez reçu une éducation de gentleman. Vous avez un cheval, des vêtements, un toit. À présent, il est temps de vous comporter en homme.

— Qui ? demanda Gareth d'une voix blanche.

— Pardon ?

— Qui ? demanda-t-il plus fort.

Qui diable devait-il épouser ?

— Mary Winthrop, répondit son père d'un ton neutre.

Gareth eut l'impression que le sang se retirait de son corps.

— Mary... répéta-t-il, abasourdi.

— La fille de Wrotham, précisa son père.

Comme s'il ne le savait pas !

— Mais elle...

— ... fera une excellente épouse, poursuivit le baron. Elle est docile et vous pourrez la laisser à la campagne pour aller folâtrer en ville avec ces crétins que vous appelez vos amis.

— Mais, père, Mary...

— J'ai accepté. Tout est réglé. Les contrats ont été signés.

Soudain, Gareth devint livide. Ce n'était pas possible. On ne pouvait pas contraindre un homme à se marier. Plus de nos jours.

— Wrotham aimerait que tout soit réglé en juillet, déclara son père. Je lui ai assuré que nous n'avions aucune objection.

— Mais... je ne peux pas épouser Mary, voyons !

Son père haussa l'un de ses sourcils broussailleux.

— Vous le pouvez, et vous allez le faire.

— Enfin, père, elle est... elle est...

— ... simplette ? acheva le baron à sa place.

Il ricana.

— Vous ne verrez pas la différence dans un lit. Et vous n'aurez rien d'autre à faire avec elle.

Il s'approcha de Gareth, si près que c'en était gênant.

— Tout ce qu'on vous demande, c'est de vous présenter à l'église. Me fais-je bien comprendre ?

Gareth ne répondit pas. Il en aurait été bien incapable. Tout juste parvenait-il à respirer.

Il connaissait Mary Winthrop depuis toujours. Elle avait un an de plus que lui, et depuis plus d'un siècle les propriétés de leurs familles étaient voisines. Ils avaient été camarades de jeux quand ils étaient enfants, cependant, très rapidement, il était devenu manifeste que la fillette n'avait pas toute sa tête. Chaque fois qu'il l'avait pu, Gareth avait pris sa défense, n'hésitant pas à se battre contre les petites brutes qui l'insultaient ou tentaient de profiter de sa nature naïve et confiante.

En revanche, il ne pouvait pas l'épouser. Elle était comme une enfant. Il aurait eu l'impression de commettre un péché. Et même si ce n'en était pas un, il ne pouvait s'y résoudre. Savait-elle seulement ce qu'on attendait d'elle une fois mariée ?

Il ne pourrait pas avoir de relations intimes avec cette pauvre Mary. Jamais.

Il regarda son père, muet de stupeur. Pour la première fois de sa vie, aucune réponse percutante, aucune réplique ironique ne lui vint.

Parce qu'il n'y avait pas de mots pour décrire ce qu'il ressentait.

— Je vois que nous nous comprenons, déclara le baron, se méprenant sur son silence.

— Non ! s'entendit hurler Gareth. Je ne peux pas !

Son père se rembrunit.

— Vous l'épouserez, dussé-je vous ligoter.

— Jamais !

Gareth avait l'impression d'étouffer. Pourtant, au prix d'un énorme effort de volonté, il poursuivit :

— Père, Mary n'est qu'une enfant ! Elle ne sera jamais qu'une enfant, vous le savez. Je ne peux pas l'épouser. Ce serait... un péché.

Le baron lâcha un petit rire désinvolte et s'éloigna.

— Vous essayez de me faire croire que vous avez soudain découvert la foi ? Vous, entre tous ?

— Non, mais...

— La discussion est close, l'interrompit le baron. Wrotham s'est montré extrêmement généreux pour la dot. Dieu sait qu'il n'avait pas le choix, avec son idiotie à caser !

— Je vous interdis de parler d'elle ainsi, murmura Gareth.

Il n'avait peut-être pas envie d'épouser Mary, pour autant, elle ne méritait pas d'être insultée.

— C'est ce que vous aurez fait de mieux de toute votre vie, déclara lord Saint-Clair. Et c'est le mieux que vous pourrez jamais espérer. Comme Wrotham l'a particulièrement bien dotée, je vous verserai une pension qui vous permettra de vivre confortablement.

— Une pension, répéta Gareth.

Son père ricana.

— Vous n'imaginiez tout de même pas que j'allais vous confier le pactole ? À vous ?

Gareth déglutit péniblement.

— Et mes études ? souffla-t-il.

— Vous pourrez les poursuivre, grâce à votre fiancée. Sans sa dot, jamais je n'aurais de quoi financer Cambridge.

Gareth demeura figé. Son père savait combien ses études comptaient pour lui. C'était le seul sujet sur lequel ils étaient d'accord : un gentleman devait recevoir une éducation de gentleman. Peu importait que Gareth désire tout ce que cela

pouvait lui apporter sur le plan à la fois social et culturel, alors que son père n'y voyait qu'une obligation pour maintenir les apparences. Cela avait été décidé des années auparavant : Gareth étudierait et décrocherait son diplôme.

Or, il semblait que lord Saint-Clair savait depuis longtemps qu'il ne pourrait payer l'école pour son cadet. Quand avait-il prévu de le lui avouer ? Quand Gareth ferait ses bagages ?

— Tout est réglé, poursuivit le baron. Vous seul pouvez le faire. George est mon héritier, je ne le laisserai pas souiller ma lignée. Du reste, ajouta-t-il, les lèvres pincées, je ne voudrais pas lui imposer cela.

— Mais à moi, si ? demanda Gareth, atterré.

Son père le haïssait-il à ce point ? Le méprisait-il à ce point ? Il scruta le visage de celui qui ne lui avait apporté que du malheur. Jamais un sourire. Jamais un encouragement. Jamais...

— Pourquoi ? murmura-t-il.

On aurait dit la plainte d'un animal blessé.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

Son père se contenta de le regarder sans ciller.

— Je suis votre fils, lui rappela Gareth. Votre fils ! Comment pouvez-vous infliger ce châtement à la chair de votre chair ?

C'est alors que lord Saint-Clair, le maître de la réplique acerbe, dont la colère était toujours empreinte d'un mépris glacial, laissa sa rage exploser. Levant les mains, il rugit :

— La chair de ma chair ? Bonté divine, comment est-il possible que vous n'ayez pas encore compris ? Vous n'êtes pas mon fils. Vous n'avez jamais été mon fils ! Vous n'êtes qu'un misérable bâtard, un chien galeux que votre mère m'a fait dans le dos !

La fureur jaillissait à présent tel un feu trop longtemps contenu. Elle frappa Gareth avec la force d'une vague en furie, lui coupant littéralement le souffle.

— Non, murmura-t-il en secouant la tête.

Il l'avait envisagé, il l'avait même espéré, mais jamais il n'y avait cru. Il ressemblait à son père. N'avaient-ils pas le même nez ? Et...

— Je vous ai nourri, poursuivit le baron d'une voix dure. Je vous ai vêtu. Je vous ai présenté au monde comme mon propre fils. Je vous ai élevé alors qu'un autre vous aurait jeté à la rue. Le moment est venu de payer votre dû.

— Non, répéta Gareth. Ce n'est pas possible. Je vous ressemble.

Lord Saint-Clair demeura un instant silencieux, puis déclara avec amertume :

— C'est une malheureuse coïncidence, croyez-moi.

— Mais...

— J'aurais pu vous chasser à la naissance. Répudier votre mère. Me débarrasser de vous deux. Je n'en ai rien fait.

Il revint vers Gareth et, approchant son visage du sien, enchaîna :

— Je vous ai reconnu. Je vous ai légitimé.

D'une voix vibrante de rage, il ajouta :

— Vous avez une dette envers moi !

— Non, s'entêta Gareth. Je refuse.

Soudain, il venait de trouver en lui une force dont, il le savait, il aurait besoin sa vie durant.

— Je vous couperai les vivres, l'avertit le baron. Vous ne recevrez plus un penny de ma part. Vous pouvez oublier vos rêves de Cambridge, vos...

— Non ! répéta Gareth.

Sa voix avait changé. Lui-même avait changé. C'était la fin, réalisa-t-il. La fin de son enfance, de son innocence, et le début de...

Dieu seul savait de quoi !

— Je ne veux plus jamais te voir ! lança son père – non, l'homme qui n'était pas son père. Plus jamais !

— À votre guise, répondit Gareth.

Et il tourna les talons.

1

Dix années ont passé. Nous faisons la connaissance de notre héroïne qui, il faut le dire, n'a pas la réputation d'une fleur discrète et timorée. La scène se déroule à la soirée musicale annuelle des Smythe-Smith, environ dix minutes avant que Mozart commence à se retourner dans sa tombe.

— Pourquoi devons-nous nous infliger cela ? gémit Hyacinthe Bridgerton.

— Parce que nous sommes des personnes bonnes et généreuses, répondit sa belle-sœur en prenant place – le ciel leur vienne en aide – au premier rang.

Hyacinthe fixa la chaise vide à côté de Pénélope avec l'enthousiasme qu'elle aurait manifesté pour une planche à clous.

— On aurait pu espérer que nous ayons retenu la leçon de l'an dernier, insista-t-elle. Ou de l'année d'avant. Ou même...

— Hyacinthe ! l'interrompit Pénélope.

Hyacinthe tourna les yeux vers sa belle-sœur en arquant un sourcil interrogateur.

— Asseyez-vous, ordonna celle-ci.

Hyacinthe soupira et obtempéra.

La soirée musicale des Smythe-Smith. Dieu merci, l'événement n'avait lieu qu'une fois par an ! Hyacinthe en était certaine, ses oreilles avaient bien besoin de douze mois pour s'en remettre chaque fois.

Elle laissa échapper un soupir plus sonore que le précédent.

— Je ne suis pas absolument certaine d'être bonne ou généreuse.

— Moi non plus, je ne suis pas certaine que vous le soyez, admit Pénélope, mais j'ai décidé d'avoir foi en vous malgré tout.

— Vous êtes bien aimable.

— C'est aussi mon avis.

Hyacinthe lui jeta un regard en coin.

— De toute façon, vous n'avez guère le choix.

Pénélope se tourna vers elle.

— Ce qui signifie ?

En guise de réponse, Hyacinthe demanda d'un ton suave :

— Colin n'a-t-il pas refusé de vous accompagner ?

Colin, le frère de Hyacinthe, avait épousé Pénélope un an auparavant. Pénélope pinça les lèvres.

— J'adore avoir raison, triompha Hyacinthe. Ce qui tombe bien, car c'est presque toujours le cas.

— Vous êtes insupportable, marmonna Pénélope. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais vous m'aimez quand même, avouez-le, répondit Hyacinthe en se penchant vers elle, avec un sourire malicieux.

— Je n'avouerai rien avant la fin de cette soirée.

— Vous voulez dire, une fois que nous serons toutes deux complètement sourdes ?

— Je veux dire, une fois que j'aurai la preuve que vous vous êtes bien tenue.

Hyacinthe s'esclaffa.

— Vous avez épousé mon frère. Vous devez m'aimer. C'est une obligation contractuelle.

— Bizarre, je n'ai aucun souvenir de ce passage dans le serment de mariage.

— Moi, si. Je me le rappelle parfaitement.

Cette fois, ce fut Pénélope qui s'esclaffa.

— J'ignore comment vous faites, Hyacinthe, mais vous réussissez à être aussi charmante qu'exaspérante.

— C'est un de mes plus grands talents, répondit la jeune fille d'un air modeste.

— Ma foi, dit Pénélope en lui tapotant la main, vous aurez des points supplémentaires pour être venue me soutenir ce soir.

— J'espère bien. Malgré mon caractère insupportable, je suis un modèle de bonté et de générosité.

Elle devait l'être, songea-t-elle en contemplant la scène qui se déroulait sur la petite estrade de fortune. Une autre année, une autre soirée musicale chez les Smythe-Smith. Une autre occasion de découvrir une nouvelle façon d'exécuter – au sens le plus tragique du terme – un excellent compositeur. Chaque année, Hyacinthe jurait qu'on ne l'y reprendrait plus. Chaque année, elle se retrouvait devant cette maudite estrade, adressant des sourires d'encouragement aux quatre malheureuses instrumentistes.

— Au moins, l'an dernier, j'étais assise au fond de la salle, marmonna-t-elle.

— En effet, confirma Pénélope en dardant sur elle un regard soupçonneux. Comment avez-vous fait ? Felicity, Éloïse et moi étions sur la ligne de front.

Hyacinthe haussa les épaules.

— Un passage habilement programmé dans le salon des dames. D'ailleurs...

— Je vous interdis de recommencer ce soir, l'avertit Pénélope. Si vous m'abandonnez...

— N'ayez crainte, je tiendrai bon jusqu'à la fin. Mais...

Elle agita l'index d'une façon que sa mère aurait estimé fort peu convenable pour une dame.

— ... j'espère que mon dévouement sera dûment récompensé.

— D'où me vient cette impression que vous tenez je ne sais quel compte, et qu'au moment où je m'y attendrai le

moins, vous bondirez sur moi en me présentant l'ardoise pour exiger une faveur ?

Hyacinthe battit des cils d'un air perplexe.

— Pourquoi voudriez-vous que je bondisse ?

Pénélope dévisagea sa belle-sœur comme si elle avait perdu la raison, puis elle s'écria :

— Ah, voici lady Danbury !

— Madame Bridgerton, aboya la vieille dame. Mademoiselle Bridgerton.

— Bonsoir, lady Danbury, répondit Pénélope à la comtesse. Nous vous avons gardé une place au premier rang.

Lady Danbury se rembrunit et flanqua un petit coup de canne dans les chevilles de Pénélope.

— Toujours aussi généreuse, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, murmura Pénélope. Il ne me viendrait pas à l'esprit de...

— Ha ! s'exclama lady Danbury.

C'était, songea Hyacinthe, sa syllabe préférée. Avec *humpf* ou *pfift*.

— Déplacez-vous, Hyacinthe, ordonna la comtesse. Je vais m'asseoir entre vous deux.

Docile, Hyacinthe se décala sur la chaise de gauche.

— Nous étions en train de réfléchir à nos raisons d'être ici, dit-elle tandis que sa voisine prenait place. Pour ma part, je n'ai pas encore trouvé.

— En ce qui vous concerne, répondit lady Danbury, je ne sais pas, mais elle...

Du menton, elle désigna Pénélope.

— ... est ici pour le même motif que moi.

— La musique ? suggéra Hyacinthe d'un ton trop poli pour être honnête.

Lady Danbury se tourna de nouveau vers elle tandis que ses traits se contractaient en une sorte de rictus qui aurait pu passer pour un sourire.

— Je vous ai toujours beaucoup aimée, Hyacinthe Bridgerton.

— Moi aussi, répondit la jeune fille.

— Peut-être parce que vous venez me faire la lecture de temps en temps.

— Chaque semaine, précisa Hyacinthe.

— De temps en temps, chaque semaine... *pfft* ! s'exclama la comtesse avec un geste dédaigneux. C'est du pareil au même si vous ne faites pas l'effort de venir chaque jour.

Hyacinthe estima plus prudent de ne pas répondre. Lady Danbury serait bien capable de la manipuler jusqu'à ce qu'elle lui promette de lui rendre visite chaque après-midi.

— Et j'ajoute, dit celle-ci avec un petit reniflement, que vous avez été particulièrement cruelle la semaine dernière, en laissant cette pauvre Priscilla suspendue à une falaise.

— Que lisez-vous ? s'enquit Pénélope avec curiosité.

— *Mlle Butterworth et le Baron fou*, répondit Hyacinthe. Et Priscilla n'était pas suspendue. Pas encore.

— Auriez-vous lu la suite sans moi ? grommela la comtesse.

— Non, protesta Hyacinthe en levant les yeux au ciel, mais ce n'est pas difficile à prévoir. Mlle Butterworth a déjà été suspendue à un bâtiment et à un arbre.

— Et elle est encore en vie ? s'étonna Pénélope.

— J'ai dit suspendue, pas pendue, marmonna Hyacinthe. Et c'est bien dommage.

— Quoi qu'il en soit, s'entêta lady Danbury, c'était très cruel de votre part de me laisser en suspens.

— C'est là que l'auteur a terminé le chapitre, lui rappela Hyacinthe. Du reste, la patience n'est-elle pas une vertu ?

— En aucun cas, rétorqua la comtesse. Et si vous croyez à ces fadaïses, vous me décevez beaucoup.

Personne ne comprenait pourquoi Hyacinthe rendait visite à lady Danbury tous les mardis pour lui faire la lecture, mais la jeune fille appréciait ces après-midi avec la comtesse. Celle-ci était d'une rudesse et d'une franchise désarmantes, et Hyacinthe l'adorait.

— Toutes les deux ensemble, vous représentez une menace pour la société, murmura Pénélope.

— Mon but dans la vie est d'être une menace pour le plus grand nombre possible de gens, affirma lady Danbury, aussi prendrai-je votre remarque comme le compliment le plus flatteur qui soit, madame Bridgerton.

— Comment se fait-il que vous ne m'appeliez Mme Bridgerton que lorsque vous faites de grandes déclarations ?

— Cela a plus d'allure, répliqua la comtesse en ponctuant sa réponse d'un coup de canne.

Hyacinthe sourit. Quand elle serait vieille, elle voulait être exactement comme lady Danbury. Pour tout dire, elle préférait la comtesse à la plupart des gens de son âge. Après trois saisons sur le marché du mariage, elle commençait à se lasser de croiser les mêmes personnes à longueur de soirées. Ce qui lui semblait autrefois merveilleux – les bals, les fêtes, les admirateurs – était à présent... eh bien, c'était toujours agréable. Elle n'était pas de ces demoiselles qui se plaignaient de la fortune et des privilèges que la vie leur offrait.

Cependant ce n'était plus la même chose. Elle ne retenait plus son souffle chaque fois qu'elle entrait dans une salle de bal. Une danse n'était rien de plus qu'une danse, et non l'instant de magie des premiers temps.

L'excitation était retombée.

Malheureusement, chaque fois qu'elle disait cela à sa mère, la réponse était toujours : « Trouvez donc un mari. » Et Violet Bridgerton était convaincue que cela changerait tout.

Certes.

La mère de Hyacinthe avait depuis longtemps renoncé à toute subtilité s'agissant du célibat de sa quatrième et dernière fille. Elle en avait même fait une croisade personnelle.

Jeanne d'Arc n'avait qu'à bien se tenir. Violet de Mayfair avait enfourché son cheval de bataille. Ni la peste, ni la famine, ni aucun prétendant fourbe ne l'empêcheraient de

voir ses huit enfants mariés et heureux. Il ne lui en restait plus que deux à caser, Gregory et Hyacinthe, mais le premier avait tout juste vingt-quatre ans, un âge auquel un gentleman avait encore parfaitement le droit de rester célibataire (ce que Hyacinthe trouvait tout à fait injuste).

Hyacinthe, en revanche, à vingt-deux ans... L'unique lueur d'espoir de Violet Bridgerton était qu'Éloïse, l'une des sœurs aînées de Hyacinthe, avait attendu l'âge canonique de vingt-huit ans pour convoler en justes noces. Par comparaison, Hyacinthe était encore dans les langes.

Nul n'aurait pu affirmer que Hyacinthe était en passe de devenir une vieille fille, pour autant, même elle devait reconnaître qu'elle s'en approchait dangereusement. Elle avait reçu quelques demandes depuis ses débuts dans le monde, trois ans plus tôt, quoique pas autant qu'on aurait pu s'y attendre. Elle n'était peut-être pas la plus jolie fille de Londres mais elle était loin d'être vilaine, et si sa dot n'était pas la plus colossale sur le marché, elle avait tout de même de quoi faire réfléchir plus d'un prétendant.

Quant à ses relations, elles étaient des plus enviables. Son frère, comme leur père avant lui, était le vicomte Bridgerton. Ce n'était pas le titre le plus prestigieux de l'aristocratie anglaise, mais la famille était aussi appréciée qu'influente. Et si cela ne suffisait pas, Daphné était désormais la duchesse de Hastings et sa sœur Francesca la comtesse de Kilmartin.

Un homme désireux de s'allier aux plus puissantes familles de Grande-Bretagne aurait pu trouver pire que d'épouser Hyacinthe Bridgerton.

Cependant, si l'on prenait le temps de s'arrêter sur la chronologie des demandes qu'elle avait reçues – et jamais Hyacinthe n'admettrait qu'elle l'avait fait –, on avait des raisons de s'interroger, voire de s'alarmer.

Trois propositions la première saison.

Deux la deuxième.

Une l'an passé.

Et cette année, jusqu'à présent, toujours rien en vue.

De là à conclure qu'elle était de moins en moins recherchée, il n'y avait qu'un pas. Un pas que seul un inconscient franchirait, car Hyacinthe s'empresserait de démontrer que c'était faux, foulant au pied la vérité des faits.

Elle aurait probablement le dernier mot, peu de gens étant capables de clouer le bec à Hyacinthe Bridgerton. Ce qui, avait-elle pensé dans l'un des rares moments où elle y réfléchissait, était peut-être la raison pour laquelle les propositions se faisaient de plus en plus rares.

Peu importait, décida-t-elle en regardant les demoiselles Smythe-Smith prendre place sur la petite estrade. De toute façon, elle n'aurait accepté aucune des six demandes qu'on lui avait faites – trois chasseurs de dot, deux parfaits crétins et un bonnet de nuit.

Mieux valait être seule que mal accompagnée. Même sa mère, marieuse infatigable, ne pouvait contester ce point.

Quant à cette saison jusqu'à présent dénuée de la moindre demande en mariage... eh bien, si ces messieurs n'étaient pas capables de reconnaître la valeur d'une femme intelligente et dotée d'une forte personnalité, tant pis pour eux.

Lady Danbury frappa le sol de sa canne, manquant de peu le pied de Hyacinthe.

— Au fait, demanda-t-elle, aucune de vous deux n'a vu mon petit-fils ?

— Lequel ? s'enquit Hyacinthe.

— Lequel ? répéta la vieille dame avec impatience. Le seul qui m'intéresse, voyons.

Hyacinthe ne tenta pas de cacher sa surprise.

— M. Saint-Clair sera présent ce soir ?

— Je sais, je sais, gloussa la comtesse. Moi-même, j'ai eu du mal à y croire. Je n'aurais pas été surprise que la foudre divine traverse le plafond.

Pénélope fronça les sourcils.

— Je crains que ce ne soit un blasphème, sans en être tout à fait certaine, murmura-t-elle.

— Pas du tout, répliqua Hyacinthe sans la regarder. Et qu'est-ce qui l'a décidé à venir ?

Un lent sourire étira les lèvres de lady Danbury, qui ressembla soudain de manière alarmante à un serpent.

— Vous êtes bien curieuse !

— J'adore les potins, surtout les plus croustillants, déclara Hyacinthe avec une parfaite candeur. Vous devriez le savoir.

— Ma foi, marmonna lady Danbury, qui n'appréciait pas d'être battue sur son propre terrain. Il vient parce que je l'y ai contraint.

Hyacinthe et Pénélope ouvrirent des yeux ronds.

— Non par la force physique, concéda la comtesse, mais par une dose massive de culpabilisation.

— Voilà qui semble plus logique, répondit Hyacinthe.

— Pourquoi n'en suis-je pas surprise ? murmura Pénélope en même temps.

Lady Danbury poussa un soupir.

— Il se peut que je lui aie dit que je ne me sentais pas très bien.

— Il se *peut* ? répéta Hyacinthe, dubitative.

— Il est certain, rectifia la comtesse.

— Et vous l'avez convaincu de venir ici ce soir ? Bien joué ! la félicita Hyacinthe.

Le talent d'actrice de lady Danbury forçait l'admiration, surtout quand il s'agissait de manipuler son entourage. Pour sa part, Hyacinthe s'appliquait avec zèle à imiter ce glorieux exemple.

— Je ne me souviens pas de l'avoir jamais croisé dans une soirée musicale, fit remarquer Pénélope.

— Il n'y a pas assez de femmes légères, je suppose, lâcha lady Danbury.

Venant de n'importe qui d'autre, une telle déclaration aurait été choquante, mais Hyacinthe (de même que le reste de la bonne société) s'était depuis longtemps habituée à la spontanéité de la comtesse.

D'autant que, en l'occurrence, celle-ci ne parlait pas de n'importe qui.

Son petit-fils n'était autre que le fameux Gareth Saint-Clair. Bien que ce ne soit probablement pas tout à fait sa faute, il jouissait d'une réputation sulfureuse, songea Hyacinthe. Et en effet, si Londres fourmillait d'hommes aux mœurs dissolues ou dotés de la beauté du diable, Gareth Saint-Clair était sans doute le seul à combiner les deux avec un tel succès.

Il était certainement en âge de se marier et cependant jamais, pas une seule fois, on ne l'avait vu rechercher la compagnie d'une jeune fille de bonne famille. S'il avait ne fût-ce que donné l'impression qu'il courtisait quelqu'un, la rumeur se serait répandue. Et Hyacinthe l'aurait appris de la bouche de lady Danbury en personne, qui aimait encore plus qu'elle les potins.

Naturellement, elle avait entendu parler de son père, lord Saint-Clair. La brouille entre eux était de notoriété publique, même si tout le monde en ignorait la raison. Personnellement, Hyacinthe estimait que c'était en faveur du jeune homme qu'il ne parle pas à tort et à travers de ses difficultés familiales – un exploit d'autant plus louable qu'elle avait rencontré lord Saint-Clair, un authentique abruti. Quoi qu'il en soit, et quel que soit leur différend, elle avait tendance à penser que le fils n'était pas à blâmer.

Toute cette affaire ajoutait une pincée de mystère à un jeune homme déjà plus que fascinant et, de l'avis de Hyacinthe, faisait de lui un défi pour les demoiselles bien nées. Nul ne parvenait à le cerner vraiment. D'un côté, les mères de famille tenaient leur progéniture à distance, sachant que frayer avec Gareth Saint-Clair ne pouvait que ternir la réputation d'une jeune fille. D'un autre côté, son frère aîné ayant connu une mort tragique un an auparavant, il était désormais l'héritier du baron. Ce qui ne faisait qu'ajouter à son personnage romantique... et à sa valeur sur le marché du mariage. Pas plus tard que le mois dernier, Hyacinthe

avait vu une jeune fille s'évanouir – ou feindre de s'évanouir – quand il avait daigné honorer de sa présence le bal de lady Bevelstoke.

C'était consternant.

Elle avait tenté d'expliquer à cette écervelée qu'il n'était venu que contraint et forcé par sa grand-mère, et uniquement parce que son père n'y serait pas. Tout le monde le savait, il ne fréquentait que des chanteuses et des actrices, et certainement pas les demoiselles que l'on croisait au bal de lady Bevelstoke. Pourtant, au mépris de tout bon sens, la jeune fille était tombée en pâmoison... dans le canapé le plus proche, et avec une grâce manifestement étudiée.

Hyacinthe avait été la première à lui passer les sels sous le nez, quoique en fulminant.

Alors qu'elle était encore penchée sur la pauvre sottie, elle avait surpris Saint-Clair en train de fixer sur elle un regard vaguement moqueur. Il l'avait trouvée amusante, semblait-il.

De la même façon qu'elle trouvait amusants les petits enfants et les gros chiens.

Inutile de le dire, elle ne s'était pas sentie particulièrement flattée par ce regard, si bref fût-il.

— *Humpf.*

S'arrachant à ses réflexions, elle vit que lady Danbury parcourait la salle du regard à la recherche de son petit-fils.

— Il ne doit pas être arrivé, lui dit-elle.

Puis elle ajouta à mi-voix :

— Aucune demoiselle ne s'est encore évanouie.

— Pardon ?

— Je disais qu'il ne doit pas être arrivé, répéta Hyacinthe. Lady Danbury fronça les sourcils.

— Cela, je l'avais entendu.

— Je n'ai rien dit d'autre.

— Mentreuse.

Hyacinthe se pencha pour lancer à Pénélope :

— Vous avez vu comme elle me maltraite ?

Pénélope haussa les épaules.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse.

Un large sourire éclaira le visage de lady Danbury, qui se tourna vers Pénélope.

— Et maintenant, il faut que je sache...

Elle regarda l'estrade et scruta le quatuor en plissant les yeux.

— Au violoncelle, est-ce la même que l'an dernier ?

Pénélope hocha la tête d'un air navré.

Hyacinthe intervint :

— Que dites-vous sur la violoncelliste ?

— Si vous n'avez pas entendu, tant pis pour vous, répliqua la comtesse avec hauteur. Vous n'aviez qu'à faire attention.

Hyacinthe en resta bouche bée.

— Bien, marmonna-t-elle.

L'alternative était de ne pas répondre, ce qui était impossible. Rien n'était plus agaçant que d'être exclue d'un échange. Sinon, peut-être, qu'on vous reproche de ne pas l'avoir entendu.

Intriguée, Hyacinthe reporta son attention sur la violoncelliste. Incapable de voir ce qu'elle avait de particulier, elle se tourna de nouveau vers ses voisines, qui étaient toujours en grande conversation. Sans elle.

Elle détestait cela.

— *Humpf*, bougonna-t-elle en s'adossant à son siège. *Huuuummpf!*

— J'ai l'impression d'entendre ma grand-mère, dit une voix derrière elle.

Hyacinthe sursauta. C'était Gareth Saint-Clair qui, naturellement, arrivait au moment le plus mal choisi. Et comme si cela ne suffisait pas, le seul siège de libre était juste à côté d'elle.

— N'est-ce pas ? renchérit lady Danbury.

Elle se tourna vers son petit-fils et, donnant un petit coup de canne sur le plancher, ajouta :

— Elle est ma joie et ma fierté. Et elle ne va pas tarder à vous remplacer dans mon cœur !

— Dites-moi, mademoiselle Bridgerton, insista Gareth Saint-Clair avec un sourire en coin, ma grand-mère est-elle en train de vous modeler à son image ?

À sa grande contrariété, Hyacinthe ne sut que répliquer.

— Déplacez-vous encore, Hyacinthe, ordonna lady Danbury. Je veux Gareth à côté de moi.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle expliqua :

— Je dois veiller à ce qu'il se comporte correctement.

Laissant échapper un soupir patient, Hyacinthe s'exécuta.

— Venez, mon garçon, dit la comtesse en tapotant le siège vacant, l'air de jubiler. Asseyez-vous aux premières loges.

Gareth la dévisagea un long moment avant de marmonner :

— Vous me le paierez, grand-mère.

— Ah ! Sans moi, vous n'existeriez pas.

— Voilà un point difficile à réfuter, murmura Hyacinthe.

Son voisin se tourna vers elle, probablement pour échapper à sa formidable grand-mère. Hyacinthe lui décocha un sourire inexpressif en se félicitant de sa capacité à ne manifester aucune réaction.

Il lui avait toujours fait penser à un lion féroce, dangereux, vibrant d'une énergie à peine contenue. Il en avait d'ailleurs la crinière, d'une nuance inhabituelle entre le châtain clair et le blond foncé, qu'il portait, en bon libertin, assez longue pour pouvoir l'attacher en catogan. Il était plutôt grand et bien bâti, doté d'une grâce athlétique, et son visage était assez imparfait pour être séduisant plutôt que beau.

Ses yeux étaient bleus. Très bleus. Dangereusement bleus.

Dangereusement bleus ? Hyacinthe secoua la tête, agacée. Où était-elle allée pêcher une formule aussi grotesque ? Ses propres yeux étaient bleus et il n'y avait rien de particulièrement dangereux là-dedans.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, mademoiselle Bridgerton ? s'enquit le jeune homme. J'ignorais que vous aimiez à ce point la musique.

— Si elle aimait la musique, elle ne serait pas là, railla la comtesse.

Sans se retourner vers sa grand-mère, il murmura :

— Elle déteste qu'on la tienne à l'écart d'une conversation... Aïe !

— Un coup de canne ? demanda Hyacinthe d'un ton suave.

— Cette femme est un danger public, grommela-t-il.

Amusée, Hyacinthe le vit tendre le bras derrière lui puis, sans même tourner la tête, refermer les doigts sur la canne et l'arracher de la main de sa grand-mère.

— Tenez, dit-il en la remettant à Hyacinthe. Surveillez cet objet, voulez-vous ? Elle n'en a pas besoin, elle est assise.

Hyacinthe le regarda, médusée. Jamais elle n'aurait osé toucher à la canne de lady Danbury.

— Finalement, j'ai réussi à vous impressionner, déclara-t-il en s'adossant à son siège d'un air content de lui.

— Oui, s'entendit répondre Hyacinthe. Je veux dire, non. Je veux dire, ne rêvez pas. Il en faut davantage pour m'impressionner.

— Me voilà terriblement déçu.

Hyacinthe grinça des dents.

— Ce que je voulais dire, c'est que je me moque que vous m'impressionniez ou non.

Il se frappa le torse de la paume.

— Touché en plein cœur, gémit-il.

Si Hyacinthe détestait que l'on se moque d'elle, elle détestait encore plus ne pas savoir si on se moquait d'elle. À Londres, elle n'avait aucun mal à déchiffrer ses congénères. Avec Gareth Saint-Clair, en revanche, elle n'y parvenait pas.

Elle se pencha pour voir si Pénélope les écoutait – non qu'elle sache en quoi c'était important –, mais sa belle-sœur était occupée à compatir avec lady Danbury, qui ne se remettait pas de la perte de sa canne.

Hyacinthe s'agita sur son siège, se sentant affreusement à l'étroit. Son voisin de gauche, lord Somershall – qui n'était pas des plus minces – débordait littéralement de son siège. Ce qui obligeait la jeune fille à se tenir sur le côté droit de sa

propre chaise, ce qui, bien sûr, la rapprochait de son voisin de droite, lequel semblait positivement rayonner de chaleur.

Dieu qu'elle avait chaud tout à coup ! Aussi discrètement que possible, Hyacinthe prit son programme pour s'éventer.

— Un problème, mademoiselle Bridgerton ? s'enquit-il en la couvant d'un regard amusé.

— Pas le moindre, répondit-elle, avant d'ajouter : Vous ne trouvez pas que cette salle est surchauffée ?

Il la dévisagea une seconde de plus que nécessaire, puis se pencha vers sa voisine de droite.

— Avez-vous trop chaud, grand-mère ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Pas du tout, répondit-elle d'un ton sec.

— Apparemment, vous êtes la seule, murmura-t-il à Hyacinthe.

— On dirait.

Il n'était peut-être pas trop tard pour se réfugier dans le salon des dames. Pénélope serait probablement tentée de la faire écarteler, mais pourrait-elle l'accuser de l'avoir abandonnée alors que deux personnes étaient assises entre elles ? Et Hyacinthe pourrait toujours mettre sa retraite stratégique sur le compte de lord Somershall, qui s'agitait sur son siège et la heurtait avec une régularité qui n'était peut-être pas accidentelle.

Hyacinthe opéra un déplacement imperceptible vers la droite. Juste un peu. La dernière chose qu'elle voulait, c'était se presser contre Gareth Saint-Clair. Non, l'avant-dernière. Le pire, c'était de toucher le corpulent lord Somershall.

— Un problème, mademoiselle Bridgerton ? insista M. Saint-Clair.

Elle secoua la tête et se prépara à se lever. Elle était incapable d'endurer...

Clap clap clap.

Hyacinthe ravala un soupir exaspéré. C'était l'une des dames Smythe-Smith qui indiquait que le concert était sur le

point de commencer. Plus moyen de s'éclipser discrètement à présent !

Elle ne serait pas la seule à souffrir, c'était là son seul réconfort. Alors que les demoiselles Smythe-Smith levaient leur archet, M. Saint-Clair murmura :

— Le ciel nous vienne en aide.

2

Trente minutes plus tard, non loin de là, un petit chien hurle à la mort. Malheureusement, personne ne l'entend dans la cacophonie ambiante...

Il n'existait qu'une seule personne au monde pour qui Gareth aurait accepté de supporter stoïquement un tel tintamarre : grand-mère Danbury.

— Plus jamais ça, lui chuchota-t-il à l'oreille tandis qu'une bouillie sonore censée être du Mozart lui vrillait les tympans.

Ceci, après une bouillie sonore censée être du Haydn, elle-même précédée d'une bouillie sonore censée être du Haendel.

— Tenez-vous un peu tranquille, répliqua-t-elle.

— Nous aurions pu nous asseoir au fond, maugréa-t-il.

— Et rater le meilleur ?

Le meilleur ? Qu'on puisse employer ce terme pour parler d'une soirée musicale Smythe-Smith le dépassait. Mais sa grand-mère nourrissait pour ce naufrage annuel un amour qu'il ne pouvait qualifier que de morbide.

Comme à l'accoutumée, quatre demoiselles Smythe-Smith étaient assises sur une petite estrade, deux armées de violons, une d'un violoncelle et la dernière au piano. Le vacarme qu'elles produisaient était si discordant que c'en était presque impressionnant.

Presque.

— Vous avez de la chance que je vous aime, dit-il à sa grand-mère.

— Ah ! s'exclama-t-elle dans un murmure véhément. C'est vous qui avez de la chance que je vous aime.

Et enfin, Dieu merci, le calvaire prit fin. Les demoiselles sur l'estrade saluèrent leur vaillant public. Les trois premières paraissaient assez contentes d'elles-mêmes. La dernière, celle qui avait joué du violoncelle, semblait avoir envie de se jeter par la fenêtre.

Gareth se tourna vers sa grand-mère en l'entendant soupirer. Elle secouait la tête et semblait en proie à une compassion tout à fait inhabituelle chez elle.

Les demoiselles Smythe-Smith étaient célèbres dans la bonne société londonienne. Pour des raisons mystérieuses, chaque représentation était pire que la précédente. Alors que l'on croyait avoir eu la preuve qu'il était impossible de massacrer davantage Mozart, une nouvelle fournée de cousines Smythe-Smith apparaissait et démontrait que c'était bel et bien possible.

Pour autant, elles étaient charmantes, du moins le lui avait-on assuré, et sa grand-mère, dans l'un de ses rares moments de bonté, avait décrété que quelqu'un devait s'asseoir au premier rang et applaudir parce que, comme elle l'avait expliqué, « trois d'entre elles ne distingueraient peut-être pas une flûte d'un éléphant mais il y en a toujours une quatrième qui souffre le martyre ».

Apparemment, grand-mère Danbury, qui n'hésitait pas à déclarer à un duc qu'elle avait vu des moucheron ayant plus de jugeote que lui, estimait qu'il était d'une importance vitale d'encourager l'unique rejeton de chaque génération Smythe-Smith à posséder un minimum d'oreille musicale.

Tout le monde se leva pour applaudir. Gareth l'aurait juré, sa grand-mère ne s'était mise debout que pour récupérer sa canne, que Hyacinthe Bridgerton lui avait d'ailleurs rendue sans protester.

— Traîtresse, lança Gareth à sa voisine.

— Ce sont vos orteils, pas les miens, répliqua-t-elle avec désinvolture.

Il ne put retenir un sourire. Il n'avait encore jamais rencontré une jeune fille comme celle-ci. Quoique vaguement agaçante, et vaguement amusante, on ne pouvait qu'admirer sa vivacité d'esprit.

Hyacinthe Bridgerton avait une réputation aussi intéressante qu'unique dans la bonne société londonienne. Elle était la benjamine de la fratrie Bridgerton – dont les membres avaient été nommés par ordre alphabétique, de A à H –, et elle était, du moins en théorie et pour ceux que le sujet intéressait, considérée comme un bon parti. Jamais elle n'avait été impliquée, même de loin, dans le moindre scandale, et sa famille et ses relations étaient sans pareil. Elle était plutôt jolie, à sa façon naturelle et simple, avec ses cheveux châtons et son regard bleu pétillant de malice.

De plus – ce qui ne gâchait rien, songea Gareth non sans cynisme –, on murmurait que son frère aîné, le vicomte Bridgerton, avait relevé le montant de sa dot après sa troisième saison londonienne sans propositions de mariage acceptables.

Quand il avait posé des questions à son sujet – non par intérêt personnel, bien sûr, mais parce qu'il était intrigué par cette jeune fille qui semblait aimer passer du temps avec sa grand-mère –, ses amis avaient frémi.

— Hyacinthe Bridgerton ? s'était écrié l'un d'eux. Tu n'envisages pas de la courtoiser, j'espère ? Il faudrait être fou.

Un autre avait déclaré qu'elle était positivement terrifiante.

En fait, si personne ne semblait la détester – elle possédait un certain charme qui la rendait sympathique malgré tout –, de l'avis général, mieux valait la fréquenter à petite dose.

— Les hommes n'aiment pas les femmes plus intelligentes qu'eux, avait déclaré l'un de ses amis parmi les plus lucides. Et Hyacinthe Bridgerton n'est pas du genre à jouer les ravissantes idiotes.

Plus d'une fois, Gareth s'était fait la réflexion qu'elle était une version plus jeune de grand-mère Danbury. Et s'il n'y avait personne sur cette terre qu'il aimât plus tendrement

que sa grand-mère, le monde n'en avait pas besoin de deux comme elle.

— Vous n'êtes pas content d'être venu ? demanda celle-ci en haussant la voix pour être entendue malgré les applaudissements.

Nulle part on n'applaudissait avec plus d'enthousiasme qu'après une soirée musicale Smythe-Smith. On était tellement heureux que ce soit terminé.

— Plus jamais ça, répéta Gareth avec fermeté.

— C'est promis, répondit sa grand-mère avec des inflexions trop mielleuses pour être honnêtes.

Il se tourna et la regarda droit dans les yeux.

— L'an prochain, vous devrez trouver quelqu'un d'autre pour vous accompagner.

— Je ne songerais même pas à vous le demander de nouveau.

— Vous mentez.

— Vous ne manquez pas d'audace de parler ainsi à votre grand-mère bien-aimée !

Puis, se penchant vers lui, elle chuchota :

— Comment avez-vous deviné ?

Il jeta un coup d'œil à sa canne.

— Depuis que vous avez repris votre sceptre à Mlle Bridgerton au prix d'une ruse grossière, vous ne l'avez toujours pas brandi, fit-il remarquer.

— Sottises, répliqua-t-elle. Mlle Bridgerton est trop fine mouche pour se laisser duper par une « ruse grossière ». N'est-ce pas, Hyacinthe ?

Cette dernière se pencha pour voir la comtesse.

— Je vous demande pardon ?

— Peu importe. Dites juste oui, il sera contrarié.

— Oui, bien sûr, répondit-elle, tout sourire.

— Et, poursuivit grand-mère Danbury comme si cet échange n'avait pas eu lieu, je vous ferais remarquer qu'avec ou sans ma canne, je suis un modèle de discrétion.

Gareth ouvrit des yeux ronds.

— C'est un miracle que j'aie encore mes pieds.

— C'est un miracle que vous ayez encore vos oreilles, mon garçon, répliqua-t-elle d'un ton altier.

— Je vais vous confisquer de nouveau votre joujou, menaça-t-il.

— Vous n'en ferez rien, coassa-t-elle. Je vais chercher un verre de citronnade avec Pénélope. Vous, vous tenez compagnie à Mlle Bridgerton.

Il la suivit du regard, puis se tourna vers sa voisine, qui parcourait la pièce du regard, les yeux légèrement plissés.

— Qui cherchez-vous ? s'enquit-il.

— Personne en particulier. J'examine la scène du crime.

Il arqua un sourcil.

— Seriez-vous détective ?

— À l'occasion, répondit-elle d'un ton évasif. J'aime savoir ce qui se trame.

— Et que se trame-t-il ici ce soir ?

— Rien, mais...

Elle lorgna du côté de deux personnes plongées dans une discussion animée, de l'autre côté de la salle.

— ... on ne sait jamais, conclut-elle.

Gareth s'interdit de secouer la tête. Cette femme était décidément étrange. Il jeta un regard vers l'estrade.

— Sommes-nous en sécurité ?

Enfin, elle se tourna vers lui, son regard bleu lumineux croisant le sien sans ciller.

— Vous voulez savoir si c'est terminé ?

— Oui.

Elle fronça les sourcils, et pour la première fois Gareth nota qu'elle avait quelques taches de rousseur sur le nez.

— Je pense, oui. Je n'ai pas le souvenir qu'il y ait eu un entracte les fois précédentes.

— Dieu merci ! s'exclama Gareth sans cacher son soulagement. Pourquoi font-elles cela ?

— Vous parlez des Smythe-Smith ?

— Oui.

Elle garda le silence un moment. Puis elle secoua la tête et avoua :

— Je l'ignore. On pourrait penser que...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Peu importe, reprit-elle.

— Dites-moi, insista Gareth, sa curiosité piquée.

— Ce n'est rien. Disons seulement que... eh bien, on pourrait penser que quelqu'un leur aurait dit. Or, manifestement...

Elle balaya la salle d'un regard circulaire.

— Il y a un peu moins de monde chaque année. Il ne reste que les vrais amis.

— Dont vous faites partie, je présume, mademoiselle Bridgerton ?

Elle leva vers lui ses extraordinaires yeux bleus.

— Je n'y avais pas pensé mais, oui, je suppose. Votre grand-mère aussi, même si elle préférerait se faire hacher menu plutôt que de l'admettre.

Gareth regarda celle-ci donner un coup de canne dans les jambes du duc d'Ashbourne et s'esclaffa.

— Je n'en doute pas.

Depuis la mort de George, sa grand-mère maternelle était la seule personne au monde qu'il aimait vraiment. Après que son père l'avait chassé de chez lui, Gareth s'était rendu à Danbury House, dans le Surrey, et lui avait tout raconté. Hormis le secret de sa naissance, bien entendu.

Il la soupçonnait d'être capable d'applaudir si elle apprenait qu'il n'était pas un véritable Saint-Clair. Jamais elle n'avait aimé son gendre, qu'elle appelait « ce crétin pompeux ». Cependant, avouer la vérité, c'était révéler que sa mère – la plus jeune fille de lady Danbury – était une femme adultère, et il n'avait pu se résoudre à déshonorer sa mémoire.

Son père – qu'il s'obstinait à appeler ainsi – n'avait jamais révélé qu'il était illégitime. Au début, Gareth n'en avait pas été surpris. Lord Saint-Clair était pétri d'orgueil, pourquoi

aurait-il avoué publiquement qu'il était cocu ? Sans compter qu'il n'avait peut-être pas encore renoncé à mater Gareth. Et, qui sait, peut-être même à le voir épouser Mary Winthrop afin de renflouer les coffres des Saint-Clair.

Puis George était tombé gravement malade alors qu'il n'avait que vingt-sept ans. Et à trente ans, il était mort.

Sans avoir eu de fils.

Gareth était désormais l'héritier des Saint-Clair. Pris au piège, en quelque sorte. Voilà pourquoi, depuis presque un an, il n'avait rien fait d'autre qu'attendre. Tôt ou tard, son père allait annoncer publiquement qu'il n'était pas son fils. Le baron, dont le troisième passe-temps favori (après la chasse et le dressage des chiens de chasse) était de reconstituer l'arbre généalogique des Saint-Clair en remontant jusqu'aux Plantagenêts, ne tolérerait jamais que son titre échoie à un bâtard.

La seule façon pour le baron de le déshériter légalement, c'était de le traîner, ainsi qu'une poignée de témoins, devant le Comité des privilèges de la Chambre des lords. L'affaire serait pénible et ses résultats incertains. Après tout, le baron était marié avec la mère de Gareth à la naissance de ce dernier, ce qui faisait de lui l'héritier légitime de lord Saint-Clair aux yeux de la loi, quel que soit le sang qui coulait dans ses veines.

Ce qui était certain, en revanche, c'était que, même sans aller jusqu'à un procès, la révélation déclencherait un scandale retentissant. Gareth serait mis au ban de la bonne société. D'innombrables aristocrates à Londres portaient le nom d'un père et le sang d'un autre, mais on n'aimait pas en parler. Du moins, pas en public.

À ce jour, cependant, le baron n'avait encore rien dit.

Et Gareth le soupçonnait de ne garder le silence que pour jouer avec ses nerfs.

Il jeta un coup d'œil à sa grand-mère, de l'autre côté de la salle. Pénélope Bridgerton, dont elle avait apparemment décidé de faire son esclave pour la soirée, venait de lui

apporter un verre de citronnade. Lady Agatha Danbury était généralement considérée comme une personne grincheuse par celles et ceux qui lui vouaient une certaine affection. Pour les autres, elle était tout simplement invivable. C'était une lionne de la bonne société, une vraie dame à la franchise assassine, capable de se moquer ouvertement des grands de ce monde et même, à l'occasion, de sa propre personne. Toutefois, en dépit de ses manières acerbes, elle était d'une loyauté à toute épreuve envers ceux qu'elle aimait, et Gareth savait qu'il venait en premier sur cette liste.

Quand il s'était réfugié chez elle et lui avait annoncé que son père l'avait chassé, elle avait été furieuse. Pourtant, jamais elle n'avait usé de son influence pour contraindre le baron à se réconcilier avec son fils.

— Ah ! s'était-elle exclamée. Alors vous allez rester avec moi.

Cela avait été aussi simple que cela. Elle avait financé les études de Gareth à Cambridge et, quand il avait obtenu son diplôme (s'il n'avait pas été le meilleur de sa promotion, il n'avait pas non plus à rougir de ses résultats), elle l'avait informé que sa mère lui avait laissé un petit legs. Gareth ignorait que celle-ci avait un pécule, à quoi sa grand-mère avait déclaré :

— Vous croyez que j'aurais laissé ce crétin pompeux disposer de la dot de votre mère ? C'est moi qui ai rédigé le contrat de mariage, figurez-vous.

Gareth n'en avait pas été surpris.

Cet héritage inattendu lui avait assuré un revenu modeste qui lui permettait de financer un appartement en ville et ses dépenses quotidiennes. Sans être riche, il avait assez pour ne pas avoir l'impression d'être un propre à rien, ce qui, avait-il réalisé, étonné, comptait plus à ses yeux qu'il ne le pensait.

Ce tout nouveau sens des responsabilités était sans doute une bonne nouvelle puisque, lorsqu'il hériterait du titre des Saint-Clair, il hériterait également de la montagne de dettes qui l'accompagnerait. Gareth en était sûr, le baron lui avait

menti en affirmant que la famille serait ruinée s'il n'épousait pas Mary Winthrop, pour autant, il ne se berçait pas d'illusions. Les finances des Saint-Clair suffisaient tout juste à éviter la faillite. Pire, lord Saint-Clair ne semblait pas avoir amélioré sa gestion des affaires familiales depuis l'époque où il avait tenté de contraindre Gareth à se marier. À croire qu'il était résolu à faire périr le titre.

C'était cela qui incitait Gareth à penser que, peut-être, le baron n'irait pas jusqu'à le déshériter. Quelle meilleure revanche que de laisser son bâtard couler sous les dettes !

Gareth le savait pertinemment, lord Saint-Clair était résolu à le détruire. S'il se moquait éperdument de la vie mondaine, Londres n'était pas une si grande ville. Il ne pourrait éternellement éviter le baron. Et ce dernier ne faisait aucun effort pour dissimuler son hostilité.

Quant à Gareth, il n'était guère doué pour cacher ses sentiments. Il revenait sans cesse aux vieilles habitudes, provoquant le baron pour le seul plaisir de le mettre en colère.

La dernière fois qu'ils s'étaient croisés, Gareth avait ri trop fort et dansé en serrant de trop près une veuve scandaleuse. Rouge de rage, lord Saint-Clair avait maugréé que Gareth était aussi décevant que prévu. Celui-ci n'avait pas été certain de bien comprendre ce qu'il voulait dire – le baron était ivre, de toute façon –, mais il lui en était resté une certitude absolue...

Lord Saint-Clair n'en avait pas fini avec lui. Gareth ignorait quand et comment le baron frapperait. Probablement au moment où il s'y attendrait le moins, ou peut-être, étant constamment sur ses gardes, au moment où il s'y attendrait le plus. À l'instant où Gareth changerait, irait de l'avant, le baron passerait à l'offensive, il en était sûr.

Et son monde s'effondrerait.

— Monsieur Saint-Clair ?

Il cilla et, se tournant vers Mlle Bridgerton, s'avisa, penaud, qu'il l'avait ignorée tant il était plongé dans ses pensées.

— Désolé, je rêvassais, murmura-t-il en lui décochant ce sourire enjôleur qui semblait toujours d'une redoutable efficacité pour apaiser la gent féminine.

Devant sa moue dubitative, il insista :

— Il m'arrive de réfléchir de temps en temps.

Elle sourit, malgré elle de toute évidence, mais cela comptait tout de même comme une victoire. Le jour où il ne parviendrait plus à faire sourire une femme, il ne lui resterait plus qu'à s'exiler.

— Dans des circonstances normales, reprit-il puisque l'occasion semblait se prêter à une conversation polie, je vous demanderais si vous avez apprécié cette soirée, en l'occurrence, cela me semblerait cruel.

Elle s'agita sur son siège. Intéressant. La plupart des jeunes filles de bonne famille étaient entraînées depuis leur plus tendre enfance à se tenir immobiles. La nervosité de celle-ci ne la rendait que plus sympathique. Lui aussi était de ces gens qui pianotent sur les tables sans même s'en rendre compte.

Il l'observa en attendant sa réponse. Elle semblait vaguement mal à l'aise, puis elle se pencha et murmura :

— Monsieur Saint-Clair ?

Il se pencha à son tour et, avec des mines de conspirateur, demanda :

— Mademoiselle Bridgerton ?

— Cela vous ennuerait que nous fassions quelques pas ?

D'un geste du menton fort discret, elle désigna son voisin. Lord Somershall se tortillait sur son siège, et son corps massif se rapprochait dangereusement de la jeune fille.

— Pas du tout, répondit Gareth.

Il se leva et lui offrit galamment son bras.

— Il fallait que quelqu'un fasse quelque chose pour sauver Somershall, dit-il une fois qu'ils se furent éloignés.

Elle sursauta.

— Je vous demande pardon ?

— Si j'étais du genre à parier, j'aurais misé à quatre contre un en votre faveur. Avouez que vous étiez à deux doigts de l'étrangler.

L'espace d'un instant, elle parut perplexe, puis un sourire éclaira son visage.

— Dois-je comprendre que vous ne pariez pas ?

Il s'esclaffa.

— Je n'en ai pas les moyens, avoua-t-il.

— Cela n'empêche pas la plupart des hommes de parier.

— Ni la plupart des femmes, rétorqua-t-il.

— Un point pour vous.

Elle parcourut la salle d'un regard pensif.

— Nous aimons tous les paris, n'est-ce pas ?

— Vous aussi, mademoiselle Bridgerton ?

— Bien sûr, reconnut-elle avec une honnêteté désarmante.

Enfin, uniquement quand je suis certaine de gagner.

— Étrangement, je vous crois, répondit-il en l'entraînant vers le buffet.

— Vous pouvez. Tous ceux qui me connaissent vous le confirmeront.

— Et moi qui croyais être le seul à vous connaître.

Elle ouvrit la bouche et parut si mortifiée de ne pas trouver de réplique que Gareth eut pitié d'elle.

— Buvez, dit-il en lui offrant un verre de citronnade. Vous avez l'air d'avoir soif.

Il laissa échapper un petit rire lorsqu'elle lui lança un regard noir par-dessus son verre, à quoi elle répondit d'un regard plus noir encore.

Hyacinthe Bridgerton était tout à fait amusante, décida-t-il. Elle était intelligente – très intelligente –, et elle le savait fort bien. Ce qui ne manquait pas d'attrait. À sa façon, elle avait du charme, et sans doute avait-elle dû apprendre à exprimer ses opinions haut et fort pour se faire entendre dans sa nombreuse famille. Après tout, elle était la benjamine d'une fratrie de huit enfants.

Il était d'autant plus fier de lui avoir cloué le bec.

— Dites-moi, monsieur Saint-Clair, de quoi votre grand-mère vous a-t-elle menacé pour vous convaincre d'assister à cette soirée ? s'enquit-elle en reposant son verre.

— Vous ne pensez pas que je suis venu de mon plein gré ?

Elle arqua un sourcil dubitatif. Un seul. Il fut impressionné. Il ne connaissait aucune femme qui en soit capable.

— Très bien, marmonna-t-il. Elle a agité les mains, parlé de faire venir son médecin, et je crois même qu'elle a poussé un soupir.

— Un seul ?

— J'ai le cuir tanné, mademoiselle Bridgerton. Il lui a fallu une bonne demi-heure pour briser mes défenses.

— Vous êtes très doué, admit-elle.

Il se pencha vers elle, le sourire aux lèvres.

— Et dans plus d'un domaine, murmura-t-il.

Une adorable rougeur monta aux joues de la jeune fille, qui s'empessa de répliquer :

— On m'a mise en garde contre les hommes tels que vous, monsieur Saint-Clair.

— On a bien fait !

Elle éclata de rire.

— Je ne crois toutefois pas que vous soyez aussi dangereux que vous aimeriez le faire croire.

Gareth inclina la tête de côté.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

Pensive, elle se mordilla la lèvre.

— Vous êtes bien trop gentil avec votre grand-mère, lâcha-t-elle finalement.

— D'aucuns vous rétorqueraient que c'est elle qui est trop gentille avec moi.

— D'aucuns ? Vous voulez dire, pratiquement tout le monde ?

Gareth faillit s'étrangler avec sa citronnade.

— Au moins, vous n'avez pas votre langue dans votre poche.

Après avoir jeté un regard prudent en direction de Pénélope Bridgerton et de lady Danbury, Hyacinthe avoua :

— J'ai beau faire, je n'arrive pas à me taire. J'imagine que c'est pour cette raison que je ne suis toujours pas mariée.

— Sûrement pas, déclara Gareth tout sourire.

— Je vous assure, insista-t-elle alors même qu'il se moquait d'elle. J'ignore si les hommes en sont conscients, mais la seule façon d'en épouser un est de le piéger. Et je suis d'une maladresse désespérante à ce jeu-là.

Il ne put retenir un sourire amusé.

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas sournoise et manipulatrice ?

— Rassurez-vous, je suis les deux, en revanche, je manque de subtilité.

— Non, murmura-t-il.

Hyacinthe n'aurait su dire si elle était contrariée ou flattée par la réaction de M. Saint-Clair.

— Mais dites-moi, enchaîna-t-il, pourquoi faudrait-il piéger les hommes pour qu'ils se marient ?

— Vous iriez de votre plein gré devant l'autel, vous ?

— Non, mais...

— Eh bien, voilà, l'interrompit-elle. La preuve est faite. Curieusement, elle en ressentait une vraie satisfaction.

— Voilà qui n'est pas très fair-play de votre part. Vous pourriez au moins me laisser finir ma phrase.

— Vous aviez quelque chose d'intéressant à dire ?

Il sourit. Bonté divine, ce sourire !

— Je suis toujours intéressant, répliqua-t-il à mi-voix.

— Voilà que vous essayez de me faire peur à présent.

Elle n'aurait su dire d'où lui venait cette folle audace. Elle n'était certes pas timorée, et elle n'était pas aussi modeste qu'elle l'aurait dû, pour autant elle n'était pas téméraire. Et Gareth Saint-Clair n'était pas le genre d'hommes à traiter à la légère. Elle jouait avec le feu et elle le savait, mais c'était plus fort qu'elle. Il lui semblait que chaque phrase qu'il

prononçait était un défi et qu'elle devait mobiliser toutes ses facultés pour se maintenir à son niveau.

S'il s'agissait d'une compétition, elle était résolue à la gagner.

Et si un de ses défauts devait la perdre, ce serait sans contester son orgueil.

— Mademoiselle Bridgerton, le diable en personne ne parviendrait pas à vous effrayer.

Elle s'obligea à croiser son regard.

— Quelque chose me dit que ce n'est pas un compliment, n'est-ce pas ?

Il lui décocha un regard énigmatique.

— Voilà une question que je vous laisse le soin de trancher vous-même.

Aux yeux de ceux qui les auraient observés, il se comportait en parfait gentleman. Hyacinthe n'en avait pas moins vu la lueur de défi dans ses yeux et un incontrôlable frisson la parcourut. Elle ouvrit les lèvres mais aucun son n'en sortit. Elle était trop occupée à chercher son souffle pour trouver une répartie.

Puis son compagnon lui lança, désinvolte :

— Alors, que décidez-vous ?

Elle battit des paupières, perdue.

— Était-ce un compliment ? reprit-il. Je serais surpris que vous n'ayez pas une opinion sur la question.

Elle le dévisagea, bouche bée.

Il sourit. Un grand sourire de triomphe.

— Ne me dites pas que je vous ai laissée sans voix ? Ce n'est pas un mince exploit.

— Vous...

— Non, non, l'interrompit-il en levant la main.

Puis il tendit sa main vers elle comme s'il s'apprêtait à la poser sur sa bouche pour la faire taire.

— Ne dites rien. Ne gênez pas la magie de l'instant.

Elle aurait pu dire quelque chose. Elle aurait dû dire quelque chose. Or elle se contenta de rester là, les bras

ballants, comme une idiote. Ou, du moins, comme quelqu'un qui ne ressemblait pas du tout à Hyacinthe Bridgerton.

— Au plaisir de vous revoir, mademoiselle Bridgerton, murmura-t-il.

Et il s'en alla.

Trois jours ont passé et notre héros découvre que l'on n'échappe pas à son passé.

— Une dame demande à vous voir, monsieur.

Gareth leva les yeux de son bureau, un mastodonte en acajou qui occupait la moitié de son petit cabinet de travail.

— Une dame ?

Son tout nouveau valet hocha la tête.

— L'épouse de votre frère, a-t-elle dit.

— Caroline ? s'exclama Gareth. Faites-la entrer.

Il se leva pour accueillir sa belle-sœur. Voilà des mois qu'il ne l'avait pas vue. Ils ne s'étaient croisés qu'une fois depuis les funérailles de George, et Dieu sait que cela n'avait pas été un moment joyeux. Gareth avait passé son temps à éviter son père, ce qui n'avait fait qu'ajouter de la tension à son chagrin.

Lord Saint-Clair avait ordonné à George d'interrompre toute relation avec Gareth, mais son aîné n'avait pas obéi. C'était peut-être la seule fois où George ne s'était pas plié aux exigences paternelles, et Gareth ne l'en avait que plus aimé pour cela. Le baron avait interdit à Gareth d'assister aux obsèques, toutefois, quand celui-ci était entré dans l'église, il avait renoncé à faire un esclandre.

— Gareth ?

Il se détourna de la fenêtre qu'il regardait sans la voir.

— Caroline, dit-il avec chaleur, en traversant la pièce pour saluer sa visiteuse. Comment allez-vous ?

Elle esquissa un haussement d'épaules fataliste. Elle avait épousé George par amour, et Gareth n'avait jamais rien vu de plus désolant que le regard de la jeune femme lors de l'enterrement de son mari.

— Je comprends, dit-il.

George lui manquait à lui aussi. Ils avaient beau être très différents l'un de l'autre – l'aîné sobre et sérieux, le cadet turbulent –, ils avaient été les meilleurs amis du monde, et Gareth aimait à penser qu'ils étaient complémentaires. Ces derniers temps, quand il avait commencé à s'assagir, il avait décidé de prendre son aîné pour modèle.

— En faisant du tri dans ses affaires, expliqua sa belle-sœur, j'ai trouvé quelque chose. Je crois que cela vous appartient.

Intrigué, il la regarda ouvrir une sacoche et en sortir un petit livre.

— Je ne le reconnais pas, dit-il.

— Non, répondit-elle en le lui tendant. Vous ne pouvez pas. Il appartenait à la mère de votre père.

« La mère de votre père. » Gareth ne put retenir une grimace. Caroline ignorait donc qu'il n'était pas un véritable Saint-Clair. En fait, il n'était même pas sûr que George en ait été informé. En tout cas, il ne lui en avait jamais rien dit.

Le volume était de petite taille, relié de cuir marron. Une sangle le maintenait fermé, fixée sur l'arrière et attachée par un bouton sur le devant. Avec précaution, Gareth la détacha et ouvrit le livre, dont le papier semblait ancien.

— C'est un journal, nota-t-il, surpris.

Puis il sourit. Il était rédigé en italien.

— De quoi cela parle-t-il ?

— Je n'en ai aucune idée, avoua sa belle-sœur. J'ignorais son existence jusqu'à ce que je le découvre dans le bureau de George il y a quelques jours. Il ne m'en avait jamais parlé.

Gareth feuilleta les pages couvertes d'une écriture élégante. La mère du baron était issue d'une famille de l'aristocratie italienne. Gareth avait toujours trouvé amusant que lord Saint-Clair soit à demi italien, lui qui était si fier de ses ancêtres anglais et ne manquait pas une occasion de se vanter d'appartenir à une lignée remontant à l'invasion normande. Gareth ne se souvenait pas de l'avoir jamais entendu faire allusion à ses racines italiennes.

— George avait laissé un mot où il me demandait de vous le remettre, reprit Caroline.

Le cœur lourd, Gareth reporta son attention sur le livre. Une autre preuve que George n'avait pas su qu'ils n'étaient que demi-frères. Le sang d'Isabella Marinzoli Saint-Clair ne coulait pas dans les veines de Gareth, ce journal ne lui revenait donc pas.

— Vous allez devoir trouver quelqu'un pour le traduire, poursuivit sa belle-sœur avec un petit sourire nostalgique. Je suis curieuse d'en connaître le contenu. George parlait de votre grand-mère avec tant d'affection.

Gareth hocha la tête. Lui aussi avait gardé un souvenir chaleureux de cette grand-mère italienne, même s'il ne l'avait pas beaucoup connue. Lord Saint-Clair ne s'était jamais entendu avec sa propre mère, qui ne leur rendait pas souvent visite. Pour autant, elle adorait ses *due ragazzi*, ses deux garçons, comme elle aimait les appeler, et Gareth se souvenait d'avoir ressenti une immense tristesse, l'année de ses sept ans, en apprenant son décès. Si l'affection comptait autant que le sang, alors ce journal était plus à sa place entre ses mains qu'entre celles de quiconque.

— Je vais m'en occuper, promit-il. Cela ne doit pas être bien difficile de trouver un traducteur.

— Pour ma part, je ne confierais pas la tâche à n'importe qui, l'avertit la jeune femme. C'était son journal intime. Elle y a peut-être confié ses secrets.

Gareth acquiesça. Caroline avait raison. Par respect pour la mémoire d'Isabella, il devait trouver un traducteur discret.

Et il savait où commencer ses recherches.

— Je demanderai conseil à grand-mère Danbury, dit-il. Elle saura quoi faire.

Elle se vantait souvent de tout savoir et l'agaçante vérité, c'était que la plupart du temps les faits lui donnaient raison.

— Vous me raconterez ce que vous avez appris, dit Caroline en se dirigeant vers la porte.

— Bien sûr, murmura Gareth, pensif, alors qu'elle était déjà sortie.

Il baissa les yeux sur la page et lut : *10 septembre 1793*.

Il secoua la tête. L'unique héritage qu'il recevait de la famille Saint-Clair était un journal qu'il ne pouvait même pas lire.

Quelle ironie !

Pendant ce temps, dans un salon non loin de là...

— Quoi ? cria lady Danbury. Parlez un peu plus fort !

Hyacinthe referma son livre en y laissant un doigt en guise de marque-page. Lady Danbury aimait feindre d'être sourde quand cela lui convenait, en particulier chaque fois que Hyacinthe arrivait aux passages les plus lestes des romans qu'elle affectionnait tant.

— Je disais, répéta Hyacinthe en cherchant le regard de la comtesse, que notre héroïne avait le souffle court... non, attendez... elle était *haletante* et avait le *souffle coupé*.

Hyacinthe leva les yeux.

— Haletante *et* le souffle coupé ? répéta-t-elle. Il faudrait savoir.

— *Pfft !* fit lady Danbury avec un geste agacé.

Hyacinthe regarda la couverture du livre.

— Je me demande si l'anglais est la langue maternelle de l'auteur.

— Poursuivez la lecture, ordonna lady Danbury.

— Bien, où en étions-nous ? *Mlle Bumblehead courait comme le vent quand elle vit lord Savagewood venir à sa rencontre.*

— Elle ne s'appelle pas Bumblehead, intervint lady Danbury.

— Elle devrait, répliqua Hyacinthe.

— Ma foi, je ne peux pas vous donner tort, mais ce n'est pas nous qui avons écrit cette histoire, n'est-ce pas ?

Hyacinthe toussota et chercha le passage où elle en était restée.

— *Il se rapprochait*, lut-elle, et *Mlle Bumblehead...*

— Hyacinthe !

— *Mlle Butterworth*, rectifia Hyacinthe. Quel que soit son nom, elle court vers les falaises. Fin du chapitre.

— Les falaises ? Encore ? N'y courait-elle pas déjà à la fin du chapitre précédent ?

— Elles sont peut-être loin ?

Lady Danbury étrécit les yeux.

— Je ne vous crois pas.

Hyacinthe haussa les épaules.

— Je n'hésiterais pas à vous mentir si cela pouvait m'épargner la lecture des prochains paragraphes sur les aventures trépidantes de Priscilla Butterworth, en l'occurrence, je dis la vérité.

Comme lady Danbury ne répondait pas, Hyacinthe agita le livre.

— Vous voulez vérifier ?

— Non, répondit la comtesse d'un air de majestueuse résignation. Je vous crois. De toute façon, je n'ai guère le choix.

Hyacinthe fronça les sourcils.

— Seriez-vous aveugle à présent, en plus d'être sourde ?

— Non, soupira de nouveau la vieille dame en portant la main à son front. Je pratique mon jeu théâtral.

Hyacinthe ne put retenir un éclat de rire.

— Je ne plaisante pas, reprit la comtesse, retrouvant ses intonations tranchantes. J'envisage de changer de vie. Je

serais sûrement meilleure sur scène que ces bécasses qui se prennent pour des actrices.

— Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de rôles de comtesses d'un certain âge, fit remarquer Hyacinthe.

— Si n'importe qui d'autre m'avait dit cela, je me serais sentie insultée, déclara lady Danbury en frappant le sol de sa canne.

— N'importe qui sauf moi ? demanda Hyacinthe, s'efforçant de paraître déçue.

Lady Danbury laissa échapper un petit rire.

— Savez-vous pourquoi vous me plaisez tant, Hyacinthe Bridgerton ?

— Non, mais je suis tout ouïe.

Un grand sourire incurva les lèvres de la vieille dame.

— Parce que, ma chère petite, vous êtes exactement comme moi.

— Savez-vous, lady Danbury, que si vous aviez dit cela à une autre que moi, elle se serait sentie insultée ? répliqua Hyacinthe.

Lady Danbury éclata d'un rire joyeux qui fit trembler son corps mince.

— Mais pas vous ?

Hyacinthe secoua la tête.

— Mais pas moi, confirma-t-elle.

— Vous m'en voyez ravie.

Un sourire maternel, des plus inhabituels chez elle, éclaira le visage de la comtesse. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge posée sur le manteau de la cheminée et déclara :

— Nous avons le temps pour un autre chapitre, je pense.

— Nous avons dit un chapitre chaque mardi, lui rappela Hyacinthe pour le seul plaisir de la contrarier.

Lady Danbury pinça les lèvres d'un air maussade.

— Très bien, dit-elle, puis, jetant un regard torve à Hyacinthe, elle ajouta : Alors parlons d'autre chose.

Juste ciel !

— Dites-moi, chère Hyacinthe, enchaîna-t-elle, quelles sont vos perspectives ces temps-ci ?

— J'ai l'impression d'entendre ma mère, répondit la jeune fille d'un ton suave.

— Vous ne pourriez me faire compliment plus flatteur. J'aime beaucoup votre mère, ce dont peu de gens peuvent se vanter.

— Je ne manquerai pas de le lui faire savoir.

— Elle le sait déjà. Et vous éludez ma question.

— Mes perspectives, comme vous le formulez si délicatement, n'ont pas changé.

— C'est bien ce que je craignais. Ma chère petite, il vous faut un mari.

— Vous êtes sûre que ma mère n'est pas cachée derrière les rideaux pour vous souffler votre texte ?

— Vous voyez ? s'exclama lady Danbury d'un air triomphant. Je brûlerais les planches !

Hyacinthe ouvrit des yeux ronds.

— Je commence à me demander si vous avez encore toute votre raison !

— Bah ! J'ai simplement atteint l'âge où on a le droit de dire ce qu'on pense. Vous adorerez cela, je vous assure.

— J'adore déjà cela, rétorqua Hyacinthe.

— En effet. Cela explique sans doute que vous ne soyez toujours pas mariée.

Hyacinthe poussa un soupir accablé.

— S'il existait un seul célibataire intelligent à Londres, croyez-moi, je lui mettrais immédiatement le grappin dessus.

Puis, sarcastique, elle demanda :

— Vous ne voudriez pas me voir mariée à un sot ?

— Certainement pas, mais...

— Et épargnez-moi vos allusions à votre petit-fils. Vous pensez que je ne vous voie pas venir ?

Lady Danbury étouffa un hoquet indigné.

— Je n'ai pas mentionné son nom une seule fois.

— Vous vous apprêtiez à le faire.

— Ma foi, puisque vous parlez de lui, Gareth est charmant, déclara la vieille dame. Et très beau garçon, ce qui ne gâte rien.

Hyacinthe se mordit la lèvre en s'efforçant de ne pas songer aux étranges sensations qu'elle avait ressenties alors qu'elle était assise à côté de M. Saint-Clair à la soirée musicale des Smythe-Smith. C'était le problème avec lui. En sa présence, elle n'était plus elle-même, et elle trouvait cela extrêmement déstabilisant.

— Je vois que vous ne protestez pas, fit remarquer lady Danbury.

— Au sujet du physique de M. Saint-Clair ? rétorqua Hyacinthe. Bien sûr que non.

De fait, ç'aurait été difficile. Chez certains, la beauté physique était un fait, non une opinion personnelle.

— Et je suis heureuse de dire qu'il a hérité son cerveau de mon côté de la famille, poursuivit lady Danbury avec grandiloquence, ce qui n'est pas le cas de toute ma progéniture. Hélas !

Hyacinthe leva les yeux au ciel en s'interdisant tout commentaire. Personne à Londres n'avait oublié le jour où le fils aîné de lady Danbury avait réussi à se coincer la tête entre les barreaux du portail de Windsor Castle.

— Oh, allez-y, dites-le ! grommela la vieille dame. Au moins deux de mes enfants sont des simples d'esprit, et ne parlons pas de leurs enfants. Quand ils sont en ville, j'ai envie de prendre la fuite.

— Jamais je ne me permettrai de...

— Possible, mais c'est ce que vous pensez et vous avez bien raison. Cela m'apprendra d'avoir épousé un homme qui n'avait pas deux sous de jugeote. Contrairement à feu lord Danbury, Gareth est un excellent parti. Vous seriez bien sotte de ne pas...

— Votre petit-fils, l'interrompt Hyacinthe, se soucie de moi comme d'une guigne. Ou de n'importe quelle femme respectable, d'ailleurs.

— C'est bien ce qui m'inquiète, avoua la vieille dame. Au nom du ciel, j'aimerais savoir pourquoi ce garçon fuit les femmes de votre espèce !

— De mon espèce ? répéta Hyacinthe.

— Je parle d'une personne jeune, de sexe féminin, et qu'il devrait épouser s'il la compromettait.

Les joues de Hyacinthe s'empourprèrent. D'ordinaire, elle aurait adoré ce genre de conversation. C'était toujours follement amusant d'échanger des propos inconvenants – dans les limites du raisonnable, bien entendu. En l'occurrence, cependant, elle ne put que marmonner :

— Je ne suis pas certaine que vous devriez aborder ce genre de question avec moi.

— *Humpf!* dit lady Danbury avec un geste dédaigneux. Depuis quand êtes-vous devenue une telle mijaurée, Hyacinthe Bridgerton ?

Alors que Hyacinthe ouvrait la bouche pour répondre, la comtesse enchaîna :

— Je vous l'accorde, c'est un épouvantable séducteur, mais il n'y a là rien que vous ne puissiez surmonter si vous vous y appliquez.

— Je n'ai nullement l'intention de...

— Tirez un peu sur votre robe la prochaine fois que vous le verrez, la coupa lady Danbury avec impatience. Les hommes perdent tout bon sens devant un joli décolleté. Vous n'aurez aucun mal à le harponner.

— Lady Danbury ! protesta Hyacinthe.

Elle croisa les bras, agacée. Elle avait sa fierté. Il n'était pas question qu'elle coure après un libertin qui se moquait éperdument du mariage. Pourquoi s'infliger une telle humiliation en public ?

Sans compter qu'il fallait une certaine imagination pour qualifier son décolleté de « joli ». Certes, elle n'avait pas un corps de garçon, mais elle n'était pas non plus dotée du genre d'attributs qui donnent envie à un homme d'y regarder à deux fois.

— Oh, très bien ! grommela lady Danbury.
Elle semblait plus grincheuse que jamais, ce qui n'était pas un mince exploit.

— Je ne dirai plus un mot, déclara-t-elle.

— Plus jamais ?

— Pas avant un certain temps.

— À savoir ? insista Hyacinthe, méfiante.

— Une période indéterminée.

« Environ cinq minutes », traduisit Hyacinthe.

Si la comtesse garda le silence, ses lèvres étaient pincées, signe que les rouages de son esprit machiavélique tournaient à plein régime.

— Savez-vous ce que je pense ? demanda-t-elle finalement.

— En général, oui.

Lady Danbury la fusilla du regard.

— Vous avez la langue un peu trop bien pendue, ma fille.

Hyacinthe se contenta de sourire et de mordre dans un biscuit.

— Je pense, reprit la comtesse d'un ton radouci, que nous devrions écrire un roman.

Ce fut un miracle que Hyacinthe ne s'étrangle pas avec son biscuit.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai besoin d'un défi à relever. Rien de tel pour affûter l'esprit. Et nous pourrions assurément faire mieux que *Mlle Butterworth et le baron fourbe*.

— Le baron *fou*, rectifia Hyacinthe.

— Précisément. Nous pouvons faire mieux, répéta lady Danbury.

— Je n'en doute pas, mais la question est plutôt : pourquoi voudrions-nous le faire ?

— Parce que nous le pouvons.

Hyacinthe tenta de se représenter un tandem littéraire avec lady Danbury...

— Non, dit-elle avec fermeté. C'est impossible.

— Bien sûr que non, insista la vieille dame en ponctuant ses dénégations d'un coup de canne sur le parquet pour la deuxième fois seulement depuis le début de l'après-midi — un record de retenue. Je trouverai les idées, et vous les mettrez en forme.

— Je ne suis pas sûre qu'une telle division du travail soit équitable, objecta Hyacinthe.

— Qui a dit qu'elle devait l'être ?

Hyacinthe faillit protester, puis renonça. Devant tant de mauvaise foi, elle était impuissante.

— Réfléchissez à ma proposition, reprit lady Danbury. Nous formerions un tandem explosif.

— Vous me faites peur, dit une voix depuis le seuil de la pièce. Dans quel noir stratagème tentez-vous d'entraîner Mlle Bridgerton, grand-mère ?

— Gareth ! s'exclama, la comtesse, visiblement ravie. Comme c'est gentil de me rendre enfin visite.

Hyacinthe se retourna. Gareth Saint-Clair venait d'entrer dans le salon, dangereusement séduisant dans sa tenue à la coupe parfaite. Un rai de soleil entrait par une fenêtre, allumant des reflets d'or dans sa chevelure.

Sa présence était des plus déconcertantes. Depuis un an que Hyacinthe passait chaque mardi après-midi chez lady Danbury, c'était seulement la deuxième fois qu'elle y croisait son petit-fils. Elle en était venue à se demander s'il ne l'évitait pas délibérément.

Ce qui soulevait une question : pourquoi était-il là aujourd'hui ? Leur conversation à la soirée musicale des Smythe-Smith avait été la première à dépasser les politesses d'usage. Et voilà que, comme par hasard, il apparaissait dans le salon de sa grand-mère au beau milieu de la visite hebdomadaire de Hyacinthe.

— Comment cela, enfin ? rétorqua-t-il, amusé. Ne me dites pas que vous avez déjà oublié ma visite de vendredi dernier ?

Il se tourna vers Hyacinthe en affichant un air inquiet fort convaincant.

— Vous croyez qu'elle commence à perdre la tête, mademoiselle Bridgerton ? Elle doit bien avoir dans les quatre-vingt-dix...

La canne de sa grand-mère s'abattit sur ses pieds.

— J'en suis encore loin, jeune homme ! aboya-t-elle. Et si vous tenez à votre intégrité physique, évitez de proférer de tels blasphèmes.

— L'Évangile selon Agatha Danbury, murmura Hyacinthe.

M. Saint-Clair la gratifia d'un grand sourire, ce qui la surprit. D'une part, parce qu'elle ne pensait pas qu'il l'entendrait. D'autre part, parce qu'il avait soudain l'air d'un gamin si innocent, ce qu'il n'était plus depuis longtemps, elle le savait.

Encore que...

Hyacinthe s'interdit de secouer la tête. Il y avait toujours un *encore que*. Quoi que prétende lady Danbury, Gareth Saint-Clair venait souvent à Danbury House. Était-il vraiment le débauché pour lequel on le faisait passer ? s'interrogea-t-elle. Un authentique libertin n'aurait pas voué une telle affection à sa grand-mère. D'ailleurs, quand elle le lui avait fait remarquer chez les Smythe-Smith, il s'était empressé de changer de sujet.

Cet homme était une énigme. Et Hyacinthe détestait les énigmes.

Sauf celles qu'elle parvenait à résoudre. Celles-là, elle les adorait.

L'énigmatique M. Saint-Clair traversa le salon et se pencha vers sa grand-mère pour lui déposer un baiser sur la joue. Hyacinthe se surprit à regarder sa nuque et son catogan de pirate qui frôlait le col vert bouteille de sa veste.

Elle savait qu'il n'avait pas de fortunes à dépenser chez les tailleurs et qu'il ne demandait jamais d'aide à sa grand-mère, mais bonté divine, cette veste lui allait à la perfection.

— Mademoiselle Bridgerton, dit-il en prenant place sur le canapé et en croisant négligemment les jambes, nous devons être mardi.

— En effet, confirma-t-elle.

— Et comment va Priscilla Butterworth ?

Elle haussa les sourcils. Il savait quel roman elles lisaient ?

— Elle court vers les falaises. Pour tout vous dire, je crains pour sa sécurité. Ou plutôt, je craindrais pour sa sécurité s'il ne restait pas onze chapitres.

— Dommage. Le récit aurait beaucoup à gagner si elle disparaissait une bonne fois pour toutes.

— Vous l'avez donc lu ? s'enquit-elle poliment.

Elle crut qu'il allait se contenter de la regarder, l'air de dire : « Vous plaisantez », mais il répliqua :

— Ma grand-mère me raconte l'histoire quand je viens la voir le mercredi. Chaque mercredi, insista-t-il en adressant un regard appuyé à l'intéressée. Ainsi que presque tous les vendredis et dimanches.

— Pas dimanche dernier, marmonna-t-elle.

— J'étais à l'église, répliqua-t-il avec le plus grand sérieux. Cette fois, Hyacinthe s'étrangla avec son biscuit.

M. Saint-Clair fixa sur elle un regard espiègle.

— Vous n'avez pas vu la foudre divine s'abattre sur le clocher ?

Elle but une gorgée de thé pour faire passer le biscuit, puis répondit d'un ton onctueux :

— Je devais être trop absorbée par le sermon.

— C'était pourtant un tissu d'inepties, déclara lady Danbury. Si vous voulez mon avis, le prêtre vieillit.

M. Saint-Clair parut sur le point de répondre, mais la canne de sa grand-mère décrivit un arc menaçant.

— Je vous saurais gré de vous abstenir de tout commentaire qui commencerait par « venant de vous », l'avertit-elle.

— Je n'y songerais même pas, protesta-t-il vertueusement.

— Bien sûr que si. Sinon, vous ne seriez pas mon petit-fils.

Elle se tourna vers Hyacinthe.

— N'est-ce pas votre avis ?

Avec un tact qu'elle ne se connaissait pas, Hyacinthe répondit :

— Il n'y a probablement pas de réponse toute faite à une telle question.

— Voilà une jeune fille intelligente, commenta lady Danbury.

— J'ai été à bonne école.

La vieille dame sourit jusqu'aux oreilles.

— À part son insolence, déclara-t-elle en désignant M. Saint-Clair comme s'il s'agissait d'un spécimen zoologique, Gareth est un petit-fils exceptionnel. Je n'aurais pu rêver mieux.

Gareth observa, amusé, Hyacinthe murmurer des paroles censées être un acquiescement sans acquiescer vraiment.

— Certes, poursuivit grand-mère Danbury, la concurrence n'est pas trop rude. Les autres n'ont que trois cerveaux à se partager.

Ce qui n'était pas exactement un compliment si l'on songeait qu'elle avait douze petits-enfants.

— J'ai entendu parler de certains animaux qui dévoiraient leurs propres petits, murmura Gareth sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

Ignorant superbement sa remarque, sa grand-mère demanda :

— Quel bon vent vous amène un *mardi* ?

Gareth referma les doigts sur le carnet dans sa poche. Il avait été tellement intrigué par sa découverte, depuis que Caroline le lui avait apporté, qu'il en avait complètement oublié la visite hebdomadaire de Mlle Bridgerton.

À présent qu'il était là, il devait donner une raison pour expliquer sa présence. Sinon – le ciel l'en préserve – sa grand-mère en déduirait qu'il était venu pour Mlle Bridgerton, et il lui faudrait des mois pour chasser cette idée délirante de son esprit opiniâtre.

— Eh bien, mon garçon ? insista sa grand-mère. J'attends.

Gareth se tourna vers Mlle Bridgerton et nota, non sans une certaine satisfaction, que son regard semblait la mettre mal à l'aise.

— Pourquoi rendez-vous visite à ma grand-mère ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Parce que je l'aime bien.

Puis, se penchant vers lui, elle ajouta :

— Et vous, pourquoi lui rendez-vous visite ?

— Parce qu'elle est ma...

Il s'interrompit. Non, il ne rendait pas visite à lady Danbury uniquement parce qu'elle était sa grand-mère. Elle était beaucoup de choses pour lui – les termes « épreuve », « calamité » et « fléau » lui vinrent à l'esprit –, mais certainement pas une obligation.

— Parce que moi aussi, je l'aime bien, répondit-il sans quitter Hyacinthe des yeux.

Elle ne cilla pas.

— Bonne réponse, dit-elle.

Ils se dévisagèrent tels deux adversaires avant un combat.

— Notez que je n'ai rien contre le sujet de votre discussion, lança lady Danbury d'une voix forte, mais de quoi diable parlez-vous tous les deux ?

Mlle Bridgerton se radossa à son fauteuil et regarda grand-mère Danbury comme si de rien n'était.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-elle joyeusement avant de boire une gorgée de thé.

Elle reposa sa tasse dans sa soucoupe et ajouta :

— Il m'a posé une question, j'ai répondu. Je crois que c'est tout.

Gareth observa la jeune femme, intrigué. Se lier d'amitié avec sa grand-mère n'était pas à la portée du premier venu. Si Hyacinthe Bridgerton lui sacrifiait tous ses mardis après-midi, c'était assurément un point en sa faveur. D'autant que la vieille dame, qui faisait profession de détester la terre entière, ne tarissait pas d'éloges à son sujet.

Certes, cela tenait sans doute en partie au fait qu'elle tentait de les marier – grand-mère Danbury n'était pas réputée pour son tact ou sa subtilité. Il n'empêche, si Gareth avait retenu une leçon au cours des années écoulées, c'était qu'elle avait un jugement très sûr.

Allons, se dit-il, le journal était écrit en italien. Même s'il contenait des secrets ou des indiscretions, Mlle Bridgerton n'en saurait rien.

Sa décision était prise. Il sortit le carnet de sa poche.

Où la vie de Hyacinthe Bridgerton devient presque aussi trépidante que celle de Mlle Butterworth... les falaises en moins.

Hyacinthe observait M. Saint-Clair avec intérêt. Il avait l'air d'hésiter. Il lui jetait des regards indécis, plissant imperceptiblement les yeux, avant de regarder sa grand-mère. À l'évidence, il était en train de se demander s'il pouvait aborder en sa présence le sujet qui avait motivé sa visite. Si elle manifestait la moindre curiosité, il ne dirait rien. Elle se composa donc une expression impassible.

Sa ruse fonctionna. Quelques instants plus tard, il sortit d'une poche de sa veste un petit volume relié de cuir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda lady Danbury en s'en emparant.

— Le journal de grand-mère Saint-Clair, répondit-il. Caroline me l'a apporté tout à l'heure. Elle l'a trouvé parmi les affaires de George.

— C'est en italien, fit-elle remarquer.

— Oui, merci pour l'information.

— Et que voulez-vous que j'en fasse ?

— Vous me répétez à l'envi que vous savez tout et que vous connaissez tout le monde.

— Vous me l'avez d'ailleurs dit pas plus tard que cette après-midi, renchérit Hyacinthe pour le soutenir.

M. Saint-Clair la gratifia d'un « merci » vaguement condescendant au moment précis où lady Danbury lui décochait un regard noir.

Hyacinthe s'agita, mal à l'aise. Non pas à cause du coup d'œil de la vieille dame, contre lequel elle était désormais immunisée, mais parce qu'elle détestait que M. Saint-Clair estime qu'il pouvait la regarder de haut.

— J'espérais, dit-il à sa grand-mère, que vous connaissiez quelqu'un capable de le traduire.

— De l'italien ?

— De préférence, répliqua-t-il, pince-sans-rire.

— *Humpf*, dit-elle en tapotant le sol de sa canne comme d'autres auraient pianoté sur une table. L'italien, répéta-t-elle, pensive. Ce n'est pas aussi courant que le français, que n'importe quelle personne éduquée...

— Je lis l'italien, l'interrompit Hyacinthe.

Deux paires d'yeux bleus se braquèrent sur elle.

— Vous plaisantez ? lâcha M. Saint-Clair.

— Vous lisez l'italien ? aboya lady Danbury dans la foulée.

— Vous ne savez pas tout de moi, répliqua Hyacinthe avec hauteur.

Elle s'adressait à lady Danbury naturellement. M. Saint-Clair ne savait *absolument rien* d'elle.

— Ma foi, c'est possible, admit la vieille dame, mais tout de même... l'italien ?

— J'ai eu une gouvernante italienne lorsque j'étais enfant. Je ne parle pas la langue couramment, en revanche, je la lis suffisamment bien pour en comprendre le sens. À condition que ce ne soit pas rédigé dans la langue des Romains de l'Antiquité.

— Vous voulez dire, en latin, susurra M. Saint-Clair.

Hyacinthe serra les dents.

— Si vous préférez, marmonna-t-elle.

— Pour l'amour du ciel, mon garçon, donnez-lui donc ce journal ! s'impativa lady Danbury.

Faisant preuve d'une admirable retenue, M. Saint-Clair s'abstint de lui faire remarquer que c'était elle qui l'avait. Il se leva, le lui prit des mains et s'approcha de Hyacinthe. Puis, après une hésitation si fugace qu'elle aurait échappé à Hyacinthe si elle ne l'avait pas regardé avec attention, il lui tendit le volume.

— Mademoiselle Bridgerton.

Hyacinthe l'accepta en frissonnant et s'efforça de chasser l'impression absurde qu'elle venait d'accomplir un geste infiniment plus significatif que le simple fait de s'emparer d'un carnet.

— Vous avez froid, mademoiselle Bridgerton ? murmura M. Saint-Clair.

Elle secoua la tête et baissa vivement les yeux sur le petit volume.

— Les pages sont un peu cassantes, fit-elle remarquer en tournant la première avec précaution.

— Qu'est-il écrit ? la pressa le jeune homme.

Hyacinthe se raidit. Elle perdait souvent ses moyens sous la contrainte, mais quand un Gareth Saint-Clair impatient lui soufflait dans le cou, elle n'était plus capable de rien.

— Laissez-la un peu respirer, tonna lady Danbury.

Il s'écarta, quoique pas assez pour qu'elle se sente à l'aise.

— Eh bien ? insista-t-il.

Elle parcourut quelques lignes.

— Elle parle de son prochain mariage, commença-t-elle. Je crois comprendre qu'elle doit épouser votre grand-père dans...

Elle parcourut la page.

— ... trois semaines. Apparemment, la cérémonie a lieu en Italie.

M. Saint-Clair hocha la tête et la pressa :

— Et ?

— Et...

Hyacinthe plissa le nez, comme chaque fois qu'elle réfléchissait avec intensité. Ce n'était pas une expression très

séduisante, mais l'alternative était de ne pas réfléchir du tout, ce qui était encore moins séduisant.

— Que dit-elle ? demanda lady Danbury.

— *Orrendo... orrendo...* murmura Hyacinthe. Ah, oui ! Elle leva les yeux.

— Elle n'a pas l'air très heureuse de ce mariage.

— Le contraire m'aurait étonnée, marmonna lady Danbury. Cet homme était un ours, sans vouloir offenser les ours. Ou quiconque dans cette pièce.

M. Saint-Clair l'ignora.

— Quoi d'autre ? s'enquit-il.

— Je vous ai dit que je ne parlais pas l'italien couramment, rétorqua Hyacinthe. Il me faut un peu de temps pour déchiffrer.

— Emportez le carnet chez vous, ordonna lady Danbury. De toute façon, vous vous verrez demain soir, tous les deux.

— Ah bon ? dit Hyacinthe.

— Demain ? répéta M. Saint-Clair.

— Vous m'accompagnez à la lecture poétique des Pleinworth, rappela lady Danbury à son petit-fils. Ne me dites pas que vous avez oublié ?

Hyacinthe s'adossa à son siège pour savourer le spectacle qu'offrait Gareth Saint-Clair ouvrant et fermant la bouche tel un poisson hors de l'eau. Un poisson aux allures de dieu grec, mais un poisson tout de même.

— Je suis vraiment... commença-t-il. Je veux dire, je ne peux...

— Vous pouvez, et vous serez là, décréta sa grand-mère. Vous me l'avez promis.

Il fronça les sourcils.

— Je ne me souviens pas d'avoir...

— Eh bien, si vous ne me l'avez pas promis, vous auriez dû. Et si vous m'aimez autant que vous le prétendez...

Hyacinthe toussota pour couvrir son rire, et s'interdit de ricaner quand M. Saint-Clair lui lança un regard mauvais.

— Quand on m'enterrera, marmonna-t-il, on inscrira sur ma pierre tombale : « Il aimait sa grand-mère et il était bien le seul. »

— Quel est le problème ? demanda ladite grand-mère.

— Je serai là, dit-il dans un soupir.

— Apportez du coton, lui conseilla Hyacinthe. Pour vos oreilles.

— Ça ne peut pas être pire que la soirée musicale des Smythe-Smith, dit-il, atterré.

Hyacinthe ne put retenir un sourire en coin.

— Le nom de jeune fille de lady Pleinworth est Smythe-Smith.

Lady Danbury éclata de rire.

— Bien, reprit Hyacinthe en se levant. Je ferais mieux de rentrer. Je vais essayer de traduire les premières pages avant de vous voir demain soir, monsieur Saint-Clair.

— Vous avez toute ma gratitude, mademoiselle Bridgerton.

La jeune fille hocha la tête et traversa le salon en s'efforçant d'ignorer l'étrange vertige qui l'avait saisie. Ce n'était qu'un journal, au nom du ciel !

Et ce n'était qu'un homme.

Cette envie de l'impressionner était aussi agaçante qu'inexplicable. Elle voulait à tout prix lui démontrer qu'elle était intelligente, le forcer à la regarder autrement que comme s'il la trouvait vaguement amusante.

— Je vous raccompagne jusqu'à la porte, proposa-t-il en la rejoignant.

Elle tourna la tête, et sursauta. Elle n'avait pas réalisé qu'il était si près.

— Je... euh...

C'était à cause de ses yeux. Ils étaient si bleus, si clairs qu'elle aurait dû pouvoir lire dans ses pensées. Au lieu de cela, elle avait plutôt l'impression que c'était lui qui lisait dans les siennes.

— Oui ? murmura-t-il en lui prenant la main pour la glisser au creux de son coude.

— Rien, répondit-elle en secouant la tête.

— Ma foi, mademoiselle Bridgerton, c'est bien la première fois que je vous vois à court de mots, déclara-t-il en l'escortant dans le couloir. À part l'autre soir, ajouta-t-il d'un air entendu.

Comme elle le regardait sans comprendre, il précisa :

— À la soirée musicale. C'était charmant.

Il lui décocha un sourire exaspérant.

— Non ? insista-t-il.

Hyacinthe serra les dents.

— Vous me connaissez à peine, monsieur Saint-Clair.

— Votre réputation vous a précédée.

— J'en ai autant à votre service.

— Un point pour vous, mademoiselle Bridgerton.

Bizarrement, elle n'avait pas l'impression d'avoir gagné quoi que ce soit.

Voyant sa bonne qui l'attendait près de la porte, elle lâcha le coude du jeune homme et traversa le hall.

— À demain, monsieur Saint-Clair, dit-elle.

Alors que le lourd battant se refermait derrière elle, Hyacinthe crut l'entendre murmurer : « *Arrivederci.* »

Notre héroïne rentre chez elle.

Sa mère l'attend.

Ce n'est pas de très bon augure.

— Charlotte Stokehurst se marie ! claironna Violet Bridgerton.

— Aujourd'hui ? demanda Hyacinthe sans s'émouvoir, tout en retirant ses gants.

Violet leva les yeux au ciel.

— Elle s'est fiancée. Sa mère me l'a annoncé ce matin.

Hyacinthe regarda autour d'elle.

— Pourquoi m'attendiez-vous dans le hall ? s'étonna-t-elle.

— Avec le comte de Renton, poursuivit sa mère.

— Si nous prenions un thé ? proposa Hyacinthe. Je suis rentrée à pied, et je suis assoiffée.

— Renton ! insista sa mère, au désespoir. Vous n'avez pas entendu ?

— Lord Renton, répéta obligeamment Hyacinthe. Celui qui a de grosses chevilles.

— Celui qui... Pourquoi avez-vous regardé ses chevilles ?

— Difficile de ne pas les voir, riposta Hyacinthe.

Elle tendit son réticule, qui contenait le carnet italien, à sa bonne.

— Pouvez-vous apporter ceci dans ma chambre ? demanda-t-elle.

Sa mère attendit que la domestique se soit esquivée.

— Nous allons prendre le thé dans le salon. Et je ne vois pas le problème avec les chevilles de lord Renton.

Hyacinthe haussa les épaules.

— Il n'y en a pas, à condition de les aimer enflées.

— Hyacinthe !

La jeune fille poussa un soupir et suivit sa mère dans le salon.

— Maman, vous avez six enfants mariés et heureux en ménage. Pourquoi vous obstinez-vous à me pousser vers une alliance qui me rendrait malheureuse ?

Violet s'assit et prépara une tasse de thé pour Hyacinthe.

— Je ne fais rien de tel ! Mais ne pourriez-vous pas au moins chercher un fiancé ?

— Enfin, je...

— Ou du moins, par égard pour moi, faire semblant ?

Hyacinthe ne put retenir un sourire attendri.

Sa mère lui tendit sa tasse, puis se ravisa et ajouta une cuillerée de sucre. Hyacinthe était la seule de ses enfants à prendre son thé sucré. Très sucré même.

— Merci, murmura-t-elle avant d'en boire une gorgée.

Bien qu'il ne soit plus tout à fait assez chaud à son goût, elle le but avec plaisir.

— Hyacinthe, commença sa mère d'un ton qui éveillait toujours chez elle une vague culpabilité quand bien même elle savait que c'était le but. Vous savez que je ne veux que votre bonheur.

— Je sais, oui.

C'était bien là le problème. Si Violet l'avait poussée vers le mariage par vanité mondaine ou pour l'appât du gain, il aurait été beaucoup plus facile de l'ignorer. Hélas, sa mère l'aimait et voulait sincèrement la voir non seulement mariée mais heureuse en ménage. Voilà pourquoi Hyacinthe supportait avec grâce les soupirs désolés de Violet.

— Pour rien au monde je ne souhaiterais vous voir unie à un homme dont vous n'apprécieriez pas la compagnie.

— Je sais.

— Et si vous ne rencontrez jamais la personne qui vous convient, je serai parfaitement heureuse que vous restiez célibataire.

Hyacinthe arqua un sourcil dubitatif.

— Enfin, peut-être pas *parfaitement* heureuse, concéda sa mère. Pour autant, jamais il ne me viendrait à l'esprit de vous contraindre à une union que vous ne désirez pas.

— Je sais, répéta Hyacinthe.

— Seulement, ma chérie, jamais vous ne trouverez de mari si vous n'en cherchez pas.

— Si je n'en cherche pas ? répéta Hyacinthe, agacée. Je suis sortie pratiquement chaque soir cette semaine. J'ai même assisté à la soirée musicale des Smythe-Smith. À laquelle, souligna-t-elle, on ne vous a pas vue.

Violet toussota.

— Je souffrais d'un refroidissement.

Pour toute réponse, Hyacinthe darda sur sa mère un regard narquois.

— Je me suis laissé dire que vous étiez assise à côté de Gareth Saint-Clair.

— Vous avez donc des espions dans toute la ville ? marmonna Hyacinthe.

— Presque, admit sa mère. Cela me simplifie considérablement la vie.

— Pour vous, je n'en doute pas.

— Vous plaît-il ? demanda Violet.

Quelle étrange question ! Gareth Saint-Clair lui plaisait-il ? Cela lui plaisait-il qu'il donne toujours l'impression de rire d'elle, même après qu'elle eut accepté de traduire le journal de sa grand-mère ? Cela lui plaisait-il de ne jamais savoir ce qu'il pensait et d'être mal à l'aise en sa présence, comme si elle n'était plus elle-même ?

— Eh bien ? insista sa mère.

— Il n'a pas que des défauts, éluda Hyacinthe.

Violet ne commenta pas, mais une lueur inquiétante s'alluma au fond de ses yeux.

— Ne commencez pas, l'avertit la jeune fille.

— C'est un très bon parti.

Hyacinthe écarquilla les yeux.

— Auriez-vous perdu la tête ? Il a une réputation exécrable, vous le savez aussi bien que moi.

Violet écarta l'argument d'un geste.

— Une fois que vous serez mariés, plus personne ne s'en souciera.

— Même s'il continue à fréquenter des chanteuses et des actrices ?

— Il cessera, décréta Violet.

— Qu'en savez-vous ?

— Je n'en sais rien, admit sa mère. C'est juste... un pressentiment.

— Maman, dit Hyacinthe avec sollicitude, vous savez que je vous aime de tout mon cœur...

— Comment se fait-il, l'interrompit Violet, que je m'attende au pire chaque fois que j'entends une phrase qui commence ainsi ?

— ... mais, poursuivit Hyacinthe, vous me pardonneriez de ne pas épouser un homme au seul motif que vous avez un pressentiment.



Composition
NORD COMPO

Achévé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 10 octobre 2021

Dépôt légal : novembre 2021
EAN 9782290363140
OTP L21EDDN001194N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion